



François Blary et Jean-Pierre Gély (dir.)

## Ressources et construction : la transmission des savoirs sur les chantiers

Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

---

# Les jardins et les parcs de l'Île-de-France du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle : données environnementales et mise en œuvre des matériaux (pierres et bois)

Jean-Claude Koeniguer

---

DOI : 10.4000/books.cths.10962

Éditeur : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Lieu d'édition : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Année d'édition : 2020

Date de mise en ligne : 29 septembre 2020

Collection : Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques

ISBN électronique : 9782735508990



<http://books.openedition.org>

### Référence électronique

KOENIGUER, Jean-Claude. *Les jardins et les parcs de l'Île-de-France du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle : données environnementales et mise en œuvre des matériaux (pierres et bois)* In : *Ressources et construction : la transmission des savoirs sur les chantiers* [en ligne]. Paris : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2020 (généré le 20 novembre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cths/10962>>. ISBN : 9782735508990. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.cths.10962>.

---

Ce document a été généré automatiquement le 20 novembre 2020.

---

# Les jardins et les parcs de l'Île-de-France du xvi<sup>e</sup> au xviii<sup>e</sup> siècle : données environnementales et mise en œuvre des matériaux (pierres et bois)

Jean-Claude Koeniguer

---

*Je suis très reconnaissant à Isabelle Tarier pour la relecture attentive de cet article ainsi que pour ses remarques et suggestions, dont j'ai tenu le plus grand compte.*

## Généralités : remarques géobotaniques sur la végétation, la biomasse végétale et l'évolution du climat au cours des Temps modernes

- 1 À partir du xvi<sup>e</sup> siècle survinrent des fluctuations climatiques décennales, et notamment des hivers froids et rudes dans les années 1590, 1640, 1740 et 1790 (températures moyennes de -1° C environ) ; par contre, une période plus douce s'est instaurée entre 1710 et 1740<sup>1</sup>.
- 2 Ces variations climatiques sévères ont pu ici ou là contrarier, ou au contraire favoriser, la reprise de diverses plantations dans les jardins. Ainsi, par exemple, d'éventuelles plantations de chênes sessiles au lieu de chênes pédonculés afin de restituer des bosquets subnaturels auraient pu échouer lors de ces fluctuations climatiques ; en effet, la distinction botanique de ces deux espèces ne remonte pas avant le xix<sup>e</sup> siècle, et par ailleurs la plus grande capacité d'adaptation écologique des seuls chênes pédonculés n'est connue que depuis quelques décennies<sup>2</sup> ; de plus, les caractéristiques des sols et des formations superficielles étaient tout aussi ignorées à ces époques. Ces faits pourraient par exemple expliquer l'échec des reboisements en chênes dans le domaine

de Versailles au cours de la deuxième moitié du xvii<sup>e</sup> siècle, qui auraient conduit aux grands abattages des années 1770.

- 3 Nos connaissances sur la biogéographie historique des forêts de la façade atlantique sont encore très aléatoires, qu'elles soient naturelles (les séries de végétations, les essaïms climaciques) ou subnaturelles (les sylvo-systèmes et les sylvofaciès<sup>3</sup>).
- 4 Mains travaux en palynologie et en carpologie ont permis la reconnaissance de nombreuses espèces de la végétation forestière du centre du Bassin parisien au cours de ces derniers siècles ; cependant, ces recherches n'ont pas atteint l'exhaustivité, du fait de la non-fossilisation de restes végétaux ou encore de convergences de formes (les pollens de graminées, les chênes à feuilles caduques par exemple). En raison de cet état de fait, les composantes des forêts tempérées naturelles ou subnaturelles restent encore bien mal connues<sup>4</sup>. Une assez grande diversité, plus ou moins en mosaïque, devait être l'une de leurs caractéristiques. Jusqu'au premier tiers du xviii<sup>e</sup> siècle, les arbres n'étaient considérés, dans les descriptions, que comme des sujets isolés<sup>5</sup> ; ce n'est que dans le courant de ce siècle que se sont posés des questionnements à propos des arbres et arbustes, tels que celui de leur mode de croissance diamétral ou encore le pourquoi et le comment du développement des systèmes racinaires, qui ne trouvèrent de réponse qu'au cours du xix<sup>e</sup> siècle.
- 5 L'une de ces interrogations est celle de la physionomie des sous-bois de ces forêts au cours des siècles derniers ; ceux-ci, à mon sens, ont dû être d'une grande densité, et même difficilement pénétrables, donc rester dans un état naturel plus longtemps que la strate arborée, très exploitée de longue date. Ces sous-bois pouvaient comporter jusqu'à une trentaine de genres et une quarantaine d'espèces d'arbustes et d'arbrisseaux (noisetiers, aubépines, sureaux, cornouillers, chèvrefeuilles, genêts, ajoncs, cytises...) dont quelques lianes omniprésentes (clématites, lierre, vigne), auxquels se joignaient de très nombreuses plantes herbacées, fougères, mousses et lichens.
- 6 Ce point de vue intuitif de prime abord semble trouver un certain écho dans les descriptions de paysages d'écrivains de la fin du xviii<sup>e</sup> siècle et des premières décennies du xix<sup>e</sup> (Rousseau, *Rêveries du promeneur solitaire*, cinquième promenade ; Balzac, *Les Paysans*), ainsi que dans des plaines plus lointaines des environs d'Hyères (Michelet) ou d'Athènes (Chateaubriand), où ces derniers auteurs ont souligné le caractère bocager de ces terroirs (forêts linéaires).
- 7 Pendant les quelques siècles du haut Moyen Âge (vi<sup>e</sup>-x<sup>e</sup> siècle), les diverses phases de reforestation consécutives à la récession socio-économique de l'Antiquité tardive laisse suggérer un retour à une dynamique forestière d'ensemble semi-naturelle dans le nord de la France, qui pourrait s'expliquer du fait d'une certaine densité de la végétation des sous-bois restés, ici ou là, dans un état subnaturel.
- 8 Un phénomène analogue, plus bref, a dû survenir au cours de la guerre de Cent Ans (1340 à 1450) pour les mêmes raisons, c'est-à-dire l'existence de sous-bois par places plutôt denses, diversifiés et aux sols profonds et bien structurés, et donc favorables à une reprise de la strate arborée de la végétation forestière. Ces faits événementiels naturels expliquent les fluctuations corrélatives de la disponibilité du bois de charpente, recherché pour la réalisation de fermes triangulées<sup>6</sup> : charpentes à chevrons au cours du xiii<sup>e</sup> siècle, à la suite des déforestation excessives du début du second millénaire ; charpentes triangulées du xv<sup>e</sup> et du xvi<sup>e</sup> siècle, du fait d'une certaine

disponibilité en pièces de bois suffisamment longues et d'un bon diamètre ; puis charpentes à courtes pièces, dites « à la Philibert Delorme », suite à une seconde crise du bois de charpente à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle.

## Les premiers grands jardins historiques et le monde végétal

- 9 Si bien des jardins romains étaient de plan régulier, certains étaient composés en « groupements » végétaux et architecturaux diversifiés, excluant toute rigidité et devenant ainsi plus ou moins des dépendances architecturées de la *villa*<sup>7</sup>. Cette esthétique, qui refusait les effets d'ensemble, se situait à l'opposé du parc « régulier » et était plutôt proche de celle des parcs anglais du xviii<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>. Ainsi la villa d'Hadrien (première moitié du ii<sup>e</sup> siècle) présente des plans curvilignes et des espaces ondulatoires<sup>9</sup>.
- 10 En Italie, au cours du xv<sup>e</sup> siècle, s'est créée une architecture des jardins à terrasses, aqueducs, escaliers, bosquets, pergolas et sculptures, dont s'inspirèrent des maîtres d'ouvrage et des maîtres d'œuvre dans les vallées de la Seine et de la Loire (Gaillon, dans l'Eure, Cheverny, dans le Loir-et-Cher) au début du xvi<sup>e</sup> siècle, avant que ne s'inventent les jardins de talwegs et d'eaux<sup>10</sup>.
- 11 La création de tous ces jardins, du fait de leur intégration « naturelle » obligée au sein de paysages complexes, a impliqué une maîtrise progressive des équilibres géomorphologiques environnants (éboulis, fluages, altérations des roches...), des affleurements géologiques, de l'hydrodynamisme des nappes phréatiques, des climats régionaux et des microclimats éventuels (le climat insubrien des lacs italiens par exemple). Qui plus est, il a été évidemment inévitable que les domaines boisés, intégrés, fondés ou protégés aux alentours se soient réintégrés dans une dynamique forestière proche de celle des forêts naturelles de la contrée concernée. Par ailleurs, il faut aussi se souvenir de la luxuriance, à ces époques, du monde végétal encore semi-naturel en termes de biomasses, et ce de plus dans les conditions des aléas climatiques du Petit Âge glaciaire, notamment en ce qui concerne des végétaux aquatiques et riverains tels que des cyanophytes, des algues vertes, des charophytes, les fluviales, des graminées, des joncs..., ainsi que des champignons, des lichens, des fougères... Toutes les caractéristiques ici évoquées sont à prendre en compte lorsque se posent les questions des devenir géohistoriques de ces jardins. On ne peut que suggérer et encourager des phyto-sociologues à analyser tous ces paramètres relevant de l'archéologie environnementale et des archéosciences.
- 12 Ce n'est que vers la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, et surtout au cours du siècle suivant, que l'on a perçu l'existence de groupements naturels de végétaux et leur écologie. De nouvelles approches des relations à la fois esthétiques et scientifiques entre les hommes et le monde végétal se firent jour peu à peu et conduisirent à rechercher des lignes directrices courbes et serpentine, et même des dissymétries rappelant les thèmes de prédilection maniéristes des compositions.

## Les jardins historiques de la fin du xv<sup>e</sup> siècle et des premières décennies du xvi<sup>e</sup> siècle (première École de Fontainebleau)

- 13 Les tout premiers jardins d'agrément semblent avoir été réalisés en Grande Grèce au cours de la période hellénistique (Palerme, Syracuse), en prenant même parfois l'aspect de parcs publics, à l'image du seul d'entre eux qui subsiste encore à Rhodes, le parc Rhodini (III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles).
- 14 Un élan novateur dans la mise en valeur des aspects paysagers des constructions a marqué la civilisation occidentale, avec l'invention des villas maritimes, tout d'abord en Campanie dès le II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, puis dans toute la Méditerranée occidentale. À la fin du xv<sup>e</sup> siècle, on assiste au passage de jardins en partie utilitaires à des jardins essentiellement décoratifs<sup>11</sup>. Puis au xvi<sup>e</sup> siècle, l'art des jardins redevient un art à l'égal de l'architecture<sup>12</sup> ; aussi I. Lauterbach a-t-elle pu écrire que « Les jardins sont des lieux dessinés, architecturés où s'entrecroisent les arts et la nature<sup>13</sup> ».
- 15 Les architectures des grands jardins romains, puis italiens, furent donc les modèles de ceux qui ont été inventés dans les quelques décennies de la fin du xv<sup>e</sup> siècle et du début du xvi<sup>e</sup> dans le val de Loire et dans les basses vallées de la Seine et de l'Eure : jardins de pentes axialisés, à terrasses et à points de vue<sup>14</sup>, Villandry (Indre-et-Loire), Gaillon...
- 16 Au cours du xvi<sup>e</sup> siècle, l'invention et le devenir de ces jardins furent ceux de jardins de plaines, de talwegs, de plans d'eau et de fossés<sup>15</sup> ; ces jardins ne pouvaient pas se concevoir sans un choix bien fondé de sites dont la topographie et les ressources en eau se devaient de correspondre aux projets envisagés et imaginés. Ces innovations de la Renaissance sous-entendent des progrès continus dans la recherche des lignes de sources, ainsi que dans l'appréciation des terrassements à mettre en œuvre. Cette évolution de l'art des jardins a nécessairement impliqué une maîtrise certaine de l'hydraulique (aqueducs, réservoirs, bassins, canaux...), favorisée par l'emploi de pierres fermes, résistantes à l'hydrolyse (calcaires et grès non fracturés, calcaires marbriers) ainsi que de bois durables à l'eau. Les tracés de tous ces jardins axialisés n'étaient en fait pas toujours aussi symétriques et rigoureux que dans les représentations qui en ont été données dans les gravures sur cuivre.
- 17 Au cours de ce siècle, les axes des jardins furent quelquefois prolongés au-delà de leurs limites dans les campagnes et les forêts, par la mise en place de larges allées d'arbres : Bonnavet (Vendevre-du-Poitou, Vienne), en 1520 ; Villers-Cotterêts (Aisne), en 1535 ; Montargis (Loiret), en 1570 ; Fontainebleau (Seine-et-Marne) sous le règne d'Henri IV<sup>16</sup>.
- 18 Le maniérisme (la « *bella maniera* », la « *maniera moderna*<sup>17</sup> ») s'est traduit par des qualités exceptionnelles : beauté, harmonie, mesure, imagination, fantaisie, savoir-faire, perfection, raffinement, subjectivité et expression<sup>18</sup>. Cette nouvelle manière a bien sûr touché l'art des jardins en France, ainsi que l'architecture monumentale (invention des galeries donnant sur les jardins, escaliers doubles en demi-cercle<sup>19</sup>) et a conduit à un style rustique novateur, en fait inventé au cours du 1<sup>er</sup> siècle<sup>20</sup>.
- 19 À Fontainebleau, le portail de la cour de l'hôtel de Ferrare (Sebastiano Serlio, 1541-1543) a donné le ton à ce courant artistique par son dessin, et par le traitement des pierres de grès afin de créer des effets que l'on peut voir dans les affleurements naturels de cette roche : bossages massifs, nodules, cupules, piquetages, couleurs allant

des gris aux ocres et même parfois à des tons orangés ou violacés. On retrouve ce style dans l'ancien portail de la cour du Cheval-blanc, devenu après remontage la porte du Dauphin, ainsi qu'à la porte Dorée.

- 20 De la sorte apparurent dans les jardins des thèmes de plus en plus variés, notamment dans les grottes évoquant des grottes naturelles et des paysages<sup>21</sup> (topothésies<sup>22</sup>, tableaux, décors de coquillages...). Selon les observations et les progrès des connaissances, on eut recours à des matériaux aux formes surprenantes : stalactites calcaires, gogottes<sup>23</sup> de grès, calcaires perforés de tubulures (racines), meulières de diverses couleurs... On inventa des bassins et des jeux d'eaux de plus en plus complexes, et on rechercha des tracés variés, des allées serpentine, des jeux d'ombres et de lumière et on joua même avec l'inachevé (la « mise en réserve »).
- 21 Parmi les sculpteurs, dessinateurs et graveurs, un même processus de « laïcisation<sup>24</sup> » se fit jour chez bien des artistes (expressions des mouvements, préciosité des gestes...). La façade de la grotte du jardin des Pins, à Fontainebleau (Serlio ou le Primatice, 1541), en pierres de grès, est également une référence en sculpture par ses atlantes et ses termes<sup>25</sup> en grès qui ont sans doute dû inciter à une recherche dans le sens d'une simplification des formes et d'une certaine « stylisation ». À proximité de cette grotte s'élevait, dans le jardin des Pins, le pavillon de Pomone, en grès fort probablement, décoré de fresques de Rosso et du Primatice.
- 22 De nombreux aménagements hydrauliques ont été mis en œuvre au cours du xvi<sup>e</sup> siècle dans le domaine de Fontainebleau : consolidation de la digue médiévale de l'étang et de ses berges en pierres de grès, aqueducs édifiés sous les règnes de François I<sup>er</sup> (grès), d'Henri II (grès et briques) et d'Henri IV (grès), ainsi que plusieurs fontaines<sup>26</sup>. Parmi celles-ci, la fontaine d'Hercule<sup>27</sup> (1543), haute de plus de six mètres, fut un chef-d'œuvre réalisé en pierres de grès, dont l'élévation comprenait au premier niveau quatre colonnes en marbre ou grès blanc, quatre caryatides en grès stampien, dont l'une est conservée à Fontainebleau dans une collection privée, et une source rustique en gogottes gréseuses ou peut-être en travertin. Un lanternon coiffait la couverture en doucine de grès gris, et peut-être ocre en alternance (?), qui supportait la statue d'Hercule de Michel-Ange en marbre blanc (disparue).
- 23 Dans le courant du xvi<sup>e</sup> siècle, des grottes ont été aménagées dans le jardin des Tuileries à Paris, en briques et pierres calcaires (Lutétien sans doute) et ornementées de céramiques (dessins de Bernard Palissy), ainsi qu'à Montceaux-lès-Meaux (Seine-et-Marne), Meudon (Hauts-de-Seine), Anet (Eure-et-Loir), Tanlay (Yonne)...
- 24 Toujours à Fontainebleau, La fontaine Belle-Eau, aménagée en 1527, était protégée par un vouûtain « faisant grotte<sup>28</sup> », sans doute en pierres de grès (ou en calcaire silicifié d'Étampes ?) ; cette fontaine aurait dû être réaménagée selon un plan carré et pourvue d'un double escalier et de sculptures allégoriques (Benvenuto Cellini, 1544). Dans le jardin des Pins a été proposée l'édification d'un pavillon des Bains (Serlio), de plan carré d'une vingtaine de mètres de côté, qui aurait dû comporter un étage à colonnades, sûrement en pierres de grès, peut-être de diverses couleurs, à l'instar des matériaux mis en œuvre au rez-de-chaussée de la porte Dorée.
- 25 Le jardin de Fleury-en-Bière (Seine-et-Marne) a été l'un des premiers à être agrémenté d'un canal de près d'un kilomètre de longueur, que dominent plusieurs terrasses, et aux extrémités en forme d'hémicycle ; les rives ont été consolidées par des blocs de grès de 0,3 à 0,4 mètre de longueur. Plusieurs sculptures de pots de fleurs et de fruits en grès ornent le jardin face au château. Un portail monumental donnant sur la

campagne, au nord du parc, a été entièrement édifié en grès, avec des décors en volutes à la base. À Courances (Essonne), le parc comporte dix-sept bassins que relie les uns aux autres des systèmes de canalisations en terre cuite ou en pierre (de grès fort probablement) et de « gueulards » en grès.

- 26 On peut s'étonner de ne pas trouver de pierres de travertins dans ces ouvrages ; pourtant Catherine de Médicis avait tenté de faire venir des matériaux extraits des carrières de Marseille<sup>29</sup>, mais même les gisements de travertin de la vallée de la Seine (La Celle, en Seine-et-Marne, La Saulotte, dans l'Aube, Sézanne, dans la Marne) avaient certainement été considérés comme trop éloignés pour raisonnablement approvisionner les chantiers du sud-est de l'Île-de-France.
- 27 Exception faite des sculptures de grottes, des portes et de quelques fontaines, la présence et l'éventuelle importance de la statuaire dans les jardins eux-mêmes ne semblent pas bien connues. On devait probablement y trouver pour le moins des sculptures ornementales, à l'image du petit obélisque richement décoré, en grès à grain fin, d'Henri II et Diane de Poitiers, aujourd'hui installé à l'entrée du parc de Chamarande (Essonne) depuis le village.
- 28 Dans le jardin de la Reine, à Fontainebleau, parallèlement à la galerie de la cour de la Fontaine, avait été édifiée, au milieu du siècle, une pergola comportant vingt-deux colonnes et un entablement en bois (de chêne sûrement) selon un dessin de sept travées en façade et de deux ailes de deux travées (vue du palais du côté du bourg – Jacques Androuet du Cerceau, 1579) qu'ornaient sur la corniche une vingtaine de statues également en bois de Germain Pilon, Dominique Florentin et Frémin Roussell.
- 29 Des aménagements de canaux orthogonaux dessinaient dans de nombreux jardins des grilles d'eau et des îles et îlots parfois arborés ; ces jardins d'eau ont été créés notamment à Fontainebleau (une grande île et trois petites), dans le val de Loire, à Chenonceau (Indre-et-Loire) vers 1550, dans dix-huit « logis » sur vingt-six en Vendée<sup>30</sup>, ainsi qu'en 1555, dans le parc du château de Dampierre-en-Yvelines (1528-1535, briques et pierres de calcaire), auquel a été ajoutée une île pourvue de quelques pavillons, au sud de l'étang (André Le Nôtre) lors du remaniement du château (Jules Hardouin-Mansart, 1675-1685).

## Les jardins et la seconde École de Fontainebleau

- 30 Sous Henri IV, les embellissements des jardins de Fontainebleau prirent une ampleur sans précédent. Les pierres de grès y furent largement utilisées en raison de leurs qualités hydrauliques. Hormis le grand canal, maçonné en grès sur 1 400 mètres de longueur et 40 mètres de largeur, nombre de ces ouvrages et œuvres disparurent après cette époque : le jardin de l'Étang (1594), bastion carré de 68 mètres de côté dont les bases de fondations existent encore ; deux fontaines, dont la fontaine Belle-Eau, ainsi que deux canaux dans le jardin des Pins ; un troisième canal dans le jardin du Roi ainsi qu'une fontaine centrale en pierre de Senlis (peut-être à fondations en grès ?) ; une fontaine dans la cour de la Fontaine, ornée d'une sculpture de Persée ; deux fontaines le long du fossé de la cour du Cheval-blanc, à piédestaux en grès.
- 31 Dans le jardin anciennement dénommé jardin de la Reine a été édifiée une fontaine en marbre blanc que surmontait une sculpture de Diane, également en marbre blanc, qui a été remplacée par le bronze actuel, coulé à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle. Au sud-est du domaine

bellifontain, la fontaine de la statue du Tibre, en bronze, a été édifée (1603) sans doute en grès, et ornementée d'une rocaille en partie, fort probablement, en grès ; quatre aiguières en bronze (aujourd'hui conservées au musée du Louvre) ornaient les angles de cette fontaine. Il est à noter que les pierres en grès des assises supérieures des margelles de ces canaux et bassins montrent un léger ressaut en encorbellement sur leur face intérieure.

- 32 Prolongeant la chaussée de l'étang, le mail, récemment restauré, où l'on jouait au maillet, est pavé en pierres de grès à disposition harpée sur les marges de l'allée ; celle-ci est large de quatre mètres et longue de huit cents mètres, bordée au niveau du rocher d'Avon de confortations inclinées, en pierres de grès à section oblique, distantes d'une vingtaine de mètres en largeur et atteignant sept à huit mètres de hauteur ; la source d'extraction du matériau ne pouvait être plus proche !
- 33 Se pose la question des sites d'extraction des pierres de grès taillées pour l'édification du palais et des premiers jardins dans la première moitié du xvi<sup>e</sup> siècle. Le chemin de Fontainebleau à Melun, d'une part, et les marais du ru de Changis, d'autre part, rendirent sans doute plus accessibles les blocs du chaos de la base du versant sud du mont Ussy, alors que ceux du rocher d'Avon ne devinrent plus proches des chantiers que lors des travaux d'aménagements des jardins, à partir de 1535. Par contre, le chaos du rocher d'Avon ne semblant pas receler des grès ferrugineux, les pierres de ces grès ont donc nécessairement dû être extraites des sommets des bancs massifs de grès du mont Ussy, mais aussi de certains blocs de ces mêmes bancs éboulés du chaos de versant de ce gisement.
- 34 D'imposants jardins en terrasses ont été aménagés à Saint-Germain-en-Laye (Yvelines) de 1594 à 1595, sur quatre niveaux pourvus de spectaculaires colonnades. Deux grottes à décors de coquillages furent édifiées sur la deuxième terrasse, et des jeux d'eau agrémentaient tout particulièrement la basse terrasse, où avaient été creusés deux canaux. Ces constructions ont été édifiées en calcaire lutétien extrait d'une carrière située en contrebas de la future grande terrasse du xvii<sup>e</sup> siècle, dont on peut voir des vestiges, envahis par la végétation, apparaître au nord de la rampe septentrionale. C'est dans ces jardins que pour la première fois en France ont été aménagées des bordures de buis, espèce bien représentée dans les régions calcaires du sud de la France, mais aussi connue dans un certain nombre de sites du Bassin parisien. Au xviii<sup>e</sup> siècle, la galerie dorique a été réaménagée en arcades que séparent des colonnes géminées (Louis Le Vau), ainsi que deux longues rampes (le mur des Lions) ornées de médaillons et de pilastres (calcaire lutétien à pierres traitées de manière rustique) ; les murs de soutènement ont été décorés par des tables triangulaires de quelques dizaines de mètres de longueur, en meulières taillées cubiques rougeâtres et orangées, que soulignent des bandeaux à section arrondie en calcaire.

## Les jardins du xvii<sup>e</sup> siècle

- 35 Aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, le recours aux meulières de Montmorency et de Brie ajoute aux éléments décoratifs des constructions des jeux de couleurs inédits jusqu'alors. Il en est ainsi à Vaux-le-Vicomte (Le Nôtre, 1652-1660<sup>31</sup>) dans la grotte (voûte en meulières de Brie, porche en pierres de grès) et au portail d'entrée du potager (pilastres en alternances de pierres de grès et de meulières de Brie, encadrement de la niche centrale). Par contre, les petits buffets d'eau, qui devaient avoir été quasiment ruinés



(?), ont été en fait reconstruits, et non pas restaurés, au xx<sup>e</sup> siècle, en pierres de calcaire silicifié (calcaire de Champigny sans doute) qui affleure au sud, vers Melun. Il en a été de même, semble-t-il, en ce qui concerne les cascades du Grand Canal ; par contre, les superbes grottes aux sculptures d'atlantes, en pierres de grès, semblent avoir résisté aux agressions météoriques. Un peu plus tard (1661-1664), Le Nôtre a choisi de faire édifier les cascades du jardin de Fontainebleau en pierres de grès, qu'ornementent des tables en pierres de calcaire d'Étampes, criblées de moulages racinaires, disposées en délit ; quelques meulières de Brie se voient ici et là dans ce décor. Si divers marbres, des bronzes et une riche statuaire (marbres) concourent à faire de Versailles un des plus fastueux jardins qui soient, néanmoins quelques matériaux locaux n'ont pas été négligés (calcaire lutétien, grès stampiens, meulières) ; de nombreux murs de clôture et de soutènement ont été essentiellement édifiés en meulières. La salle de bal (Le Nôtre, 1680-1685) présente un beau décor en meulières de Montmorency (carrières de Satory, au sud de Versailles) en petites dalles compactes, de couleurs chaudes, disposées verticalement en écailles accrochées à la maçonnerie par des fils métalliques<sup>32</sup> ; le décor de cette salle se compose également de motifs à coquilles de strombes des Indes et de gogottes de grès au bas des rocailles ; les entrées sont pavées de petits silex.

- 36 Au nord du domaine de Marly (Yvelines), un dispositif analogue à celui de la salle de bal de Versailles, mais en meulières cavernueuses plus grandes (0,2 à 0,4 m) fixées par des tenons métalliques et un mortier, ornemente l'imposant abreuvoir au nord du domaine (Hardouin-Mansart, 1687-1698<sup>33</sup>) ; de nombreux murs de soutènement de ce domaine ont également été édifiés en dalles de meulières compactes ; quelques meulières ont aussi été employées dans les douves et les contre-murs des bassins.
- 37 À Versailles, la pièce d'eau des Suisses, aménagée dans les alluvions modernes, montre des murets de douves en blocs massifs de meulières, d'un à deux décimètres de longueur, sur environ deux mètres de hauteur, dont un mètre hors d'eau, jointoyés par un mortier, que couronnent deux assises de meulières taillées d'environ deux décimètres de longueur puis un mortier de lissage. Les fondations des douves de nombreux bassins des jardins, parmi lesquels ceux de Neptune, d'Apollon et du Grand Trianon sont en pierres de meulières taillées, les margelles étant en calcaire lutétien, en marbre rouge du Languedoc (Grand Trianon) ou en marbre blanc. Les fonds des bassins sont souvent pavés de grès stampiens, et parfois de motifs en silex taillés, comme dans les bassins du Pavillon frais<sup>34</sup>.
- 38 Les premiers travaux ayant pour but un approvisionnement en eau du domaine de Versailles furent l'aménagement d'étangs (une quinzaine) et de rigoles sur le plateau de Trappes (de 1675 à 1684<sup>35</sup>) et donc pour une part dans les argiles à meulières de cette région ; 170 kilomètres de rigoles furent ainsi creusés, et les meulières ainsi extraites servirent à l'édification de retenues (étangs de Trappes, de Bois-d'Arcy, de Saclay et de Rambouillet).
- 39 La machine de Marly<sup>36</sup> a été construite sur une plateforme (70 × 65 m) de bois de chêne reposant sur d'innombrables pieux confortés par des contreventements et des blocages de calcaire (lutétien ?) ; une estacade protégeait la machine des glaces hivernales charriées par le fleuve<sup>37</sup>. Les premières canalisations étaient en troncs de chênes évidés, puis en plomb, en fonte et en fer ; les joints étaient faits de cuir. La machine comportait quatorze roues en bois (chêne) de douze mètres de diamètre ; les axes devaient être en bois durs et à faible texture (houx, frêne, orme, cornouiller ?). Ces chantiers ont nécessité 85 000 tonnes de bois, 17 000 tonnes de fer et 850 tonnes de plomb. Des

réservoirs d'un à dix hectares, profonds de trois à quatre mètres, à murs et contremurs, ont dû être maçonnés dans le périmètre de ces ouvrages.

- 40 Afin d'alimenter rapidement Versailles en eau, avant l'achèvement de l'aqueduc, a été édifiée en 1681 une tour provisoire (la tour de Marly) en forme de pyramide, en bois de chêne (assurément et en bois de chêne pédonculé fort probablement, à forte texture) d'une hauteur de 40 mètres ; cette solide charpente, pourvue d'un escalier de 187 marches, a été démontée, transportée et remontée à l'Observatoire de Paris (1685-1688) pour installer à son sommet une lentille à longue focale. Les observations se faisaient au sol avec un oculaire. Cette tour visible sur des gravures de la collection de l'Observatoire de Paris disparut après quelques dizaines d'années.
- 41 Le château d'eau de Versailles, situé dans le quartier des réservoirs du palais, récemment restauré, est entouré d'une galerie qui abrite un réservoir en plomb d'environ trois mètres de profondeur, que confortent des poutres horizontales d'une dizaine de pièces en hauteur et de raidisseurs de trois à quatre pièces obliques à contrefiches, cet ouvrage étant assurément en chêne (pédonculé sans doute).
- 42 Les bois les plus appropriés pour des ouvrages souterrains (radiers, canalisations, réservoirs...) dans des jardins sont ceux qui sont durables à l'eau et à l'air, ainsi qu'en charpenterie de marine<sup>38</sup>, et tout particulièrement celui du chêne pédonculé – si, toutefois, des charpentiers ont pu effectuer ce choix selon des critères empiriques ? Et ce depuis quelle époque ?
- 43 L'aqueduc de Marly (1684) a également été édifié en dalles de meulières compactes, les arcs des ouvertures de l'aqueduc sont en pierres de calcaire lutétien de Saint-Leu-d'Esserent (Oise), de grand appareil, et des arcs de décharge ont été bâtis en meulières taillées. L'aqueduc de Buc (Yvelines) se compose à la base de deux à trois assises de pierres de meulières taillées en moyen appareil, puis de meulières plates avec de courtes assises de réglage de meulières plus plates encore, et de chaînages d'angles en calcaire lutétien.
- 44 Dans les bois de Meudon et de Chaville (Hauts-de-Seine), et de Viroflay (Yvelines)<sup>39</sup>, de multiples aménagements hydrauliques en meulières ont été réalisés. Un aqueduc souterrain de 840 mètres de longueur et d'un mètre de largeur a été récemment restauré. La grande terrasse de Meudon (Louis Le Vau, Abel Servien) présente d'imposants décors en tables de meulières. Là encore, les murs de soutènement sont en meulières.
- 45 Quelques grottes rustiques en gros blocs de meulières et de grès sembleraient dater du xvii<sup>e</sup> siècle, telle celle, très remaniée au xix<sup>e</sup> siècle, d'un jardin de pente à Juvisy-sur-Orge (Essonne), d'une trentaine de mètres de large, édifiée au niveau d'une source (Stampien inférieur) qui alimentait une cascade.
- 46 L'aménagement des jardins du domaine de Chantilly (Oise), essentiellement dû à Le Nôtre, se caractérise par un grand axe est-ouest selon le cours de la Nonette et suivant des perpendiculaires à celui-ci<sup>40</sup> ; ce parc aux pièces d'eaux d'une superficie sans égale en France est alimenté par la Nonette et par un aqueduc de six kilomètres, en grande partie souterrain, à appareillage en pierres de calcaire lutétien jointoyées par un ciment hydraulique à fragments de briques et tuiles pilées<sup>41</sup>. Plusieurs autres ouvrages, dont les terrasses du pavillon de Sylvie entre autres, reposent sur des radiers en bois de chêne sûrement, d'orme et d'aulne le cas échéant. Une machine élévatrice (le pavillon de Manse, 1676-1677), à toit en bois courbants, a été édifiée au sud d'un canal

creusé à partir de l'écluse du Grand Canal. Cette machine comporte une roue en bois de chêne de huit mètres de diamètre et est pourvue de six pompes desservant le réservoir en pierres de calcaire lutétien, récemment restauré, aménagé sur le rebord du plateau de la pelouse. Les tuyaux pour le refoulement de l'eau étaient en fer et en cuivre ; l'alimentation des pièces et des jeux d'eaux à partir de ce réservoir se faisait par des conduites en poterie (« grès ») et en bois (chêne, aulne, orme<sup>42</sup>). Avant la transformation de la cascade de la tête du Grand Canal en 1680, un bâtiment en bois de chêne fort probablement, évoquant une grande estrade, avait été édifié en amont ; d'imposants treillages et berceaux en bois d'essences de moindre dureté remplacèrent ce premier aménagement<sup>43</sup>.

- 47 La symétrie dominante des jardins de Versailles était en fait sensiblement atténuée par l'aménagement des abords du parc par Le Nôtre. Au nord-ouest, les arbres avaient été conservés dans leur état naturel, de manière à protéger les parterres et les promeneurs des vents froids. Au sud-ouest, au contraire, les grands arbres avaient été étêtés et de petits arbres plantés afin d'éviter une ombre portée trop importante sur les parterres et de dégager la vue depuis la grande terrasse sur le paysage des collines dans cette direction<sup>44</sup>. Les chablis de 1999 et les replantations dans ce secteur donnent une bonne idée de ce qu'il en était dans la seconde moitié du xvii<sup>e</sup> siècle.
- 48 Cette tendance à s'affranchir d'une symétrie trop rigoureuse se constate dans les aménagements de Le Nôtre à Fontainebleau et à Chantilly, où les axes majeurs ont été déterminés par les talwegs des rivières, le Changis et la Nonette, et non pas par des tracés à partir des châteaux. Ainsi que l'a formulé Le Nôtre : « Il ne faut pas trop contraindre la nature ». À l'instar de ce qu'il en était en Italie (jardin de la villa Reale di Marlia, à Lucques, 1652) des théâtres de verdure (jardin des Tuileries à Paris, Le Nôtre, 1664) et des « chambres vertes » (Versailles), où se donnèrent bien des pièces, des concerts et des ballets, furent aménagés dans la seconde partie du xvii<sup>e</sup> siècle et vont se multiplier tout au long du xviii<sup>e</sup> siècle (le Désert de Retz à Chambourcy, dans les Yvelines ; Ermenonville, dans l'Oise, Le Bocage, dans l'Orne<sup>45</sup>...).
- 49 Enfin, même à Versailles, les choix architecturaux et paysagers n'étaient pas définitivement fixés sur le papier, et la composition même de grandes lignes des projets pouvait s'effectuer le cas échéant sur le terrain<sup>46</sup>.
- 50 Les jardins de manoirs et de châteaux peu connus recèlent parfois des architectures et des aménagements à connaître. Dans le parc du château de Fleury-en-Bière (Seine-et-Marne), un canal servit de modèle pour le grand canal du parc de Fontainebleau ; plusieurs captages (dallés en grès ?) alimentant ce canal et le grand bassin ont été mis au jour.
- 51 À Héricy (Seine-et-Marne), sur les rives droites de la Seine, au nord de Fontainebleau, ont été édifiées les résidences des colonels des gardes suisses : un « vieux logis » de style Louis XIII et un manoir de la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, ainsi qu'un jardin dans le style de ceux de Le Nôtre. On peut voir, sur les piliers de l'entrée du vieux logis, les sculptures en grès, très dégradées, de deux lionceaux et de deux caryatides accroupies. Les murs et les pavillons d'angles, sur la rive du fleuve, ont été édifiés en moellons de meulière de Brie et de calcaire silicifié de Champigny, affleurant alentour, et le rebord en dalles de grès.

- 52 À Beauvoir (Seine-et-Marne), au sud-ouest de Chaumes-en-Brie, seul subsiste du xvii<sup>e</sup> siècle un pavillon d'entrée en pierres de grès stampien, que décore à l'étage une dalle en grès sculptée en forme de coquille, ornementée d'une tête féminine.
- 53 À Raray (Oise), au nord-est de Senlis, deux portiques d'une quinzaine d'arcades, en calcaire lutétien, à décor animalier, séparent la cour du château du parc.
- 54 Dans le nord-ouest du Vexin français, à Boury-en-Vexin (Oise), le manoir du xvii<sup>e</sup> siècle présentait, d'après une gravure, de part et d'autre de l'édifice, deux arcatures de trois arcades séparant la cour du parc ; dans celui-ci, une glacière monumentale a été creusée dans les colluvions et édifiée en calcaire lutétien. On accède aux salles voûtées par un large escalier orné de deux colonnes surmontant un parapet.
- 55 La « maison » de Charles Le Brun à Montmorency (Val-d'Oise) était prolongée selon un axe nord-sud par deux arcatures de cinq ouvertures séparant le jardin ouest du canal situé à l'est (gravures d'I. Silvestre).
- 56 L'histoire de quelques résidences de second plan se dessine peu à peu à la suite de nouvelles recherches. Il en est ainsi du château de Limours (Essonne), aujourd'hui détruit, qui dans un premier temps fut remanié à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, puis de nouveau au milieu du siècle suivant (Philibert Delorme, vers 1554) : agrandissement en pierres (grès ? grès et briques peut-être ?), charpentes en carènes de petits bois, décors de lambris, fontaine alimentée par plus d'une centaine de tuyaux en terre cuite<sup>47</sup>. De 1623 à 1626, un premier parterre orné de sculptures italiennes (en marbre probablement) a été voulu par Richelieu. De 1630 à 1651, le jardin a été agrandi (François Mansart) et pourvu de terrasses et d'un parc boisé agrémenté d'une grande perspective ; des murs de soutènement, des balustrades et deux escaliers de forme ovale sont édifiés. Des achats de pierres (calcaires, grès ?) sont connus par des devis, parmi lesquelles des chaînages en « gresseries bien piquetées et des pierres à bossages » (grès ?).
- 57 Le château et le jardin de pente d'Auvers-sur-Oise (Val-d'Oise) furent édifiés en 1635 par Zanobi Lioni, financier de l'entourage de Marie de Médicis. Le toit en terrasse à l'italienne offrait certainement une vue étendue sur la vallée de l'Oise. Les jardins se composent de terrasses successives, dont la plus haute comporte une dizaine de draperies à exutoires, aujourd'hui taris, en forme de masques, et latéralement deux imposants piédestaux qui laissent penser qu'ils supportaient deux sculptures qui étaient de conséquence. Quelques bassins, dont un bassin central à vasque, un belvédère carré couvert, de quelques mètres de côté, ainsi qu'une orangerie souterraine achèvent cet ensemble. Tous ces ouvrages ont été édifiés en et sur les calcaires lutétiens. Le château a été remanié avec une toiture « à la française » en 1662. Une grotte souterraine « classique » à nombreux coquillages (ormeaux ou haliotides...), silex diversement colorés et éclats de marbre a été aménagée au nord du château.
- 58 Les jardins monumentaux du xvii<sup>e</sup> siècle furent les œuvres non seulement d'architectes et de dessinateurs, mais aussi de savants et d'hommes de lettres sollicités par les commanditaires. Ainsi Fouquet avait-il constitué un conseil de réflexion pendant les travaux du domaine de Vaux, un cénacle où siégèrent notamment Paul Scarron et Georges de Scudéry. À Versailles, on fit appel à des savants en hydraulique (Edme Mariotte) et à des ingénieurs cartographes, qui étudièrent en détail le paysage en procédant à des visées par triangulation qui contribuèrent à la définition de certains tracés et firent ainsi progresser les méthodes de cet art<sup>48</sup>.

- 59 Pour M. et C. Vercelloni<sup>49</sup>, ce n'est que vers la fin du xvii<sup>e</sup> siècle que l'on tient véritablement compte dans l'art des jardins des connaissances botaniques acquises à cette époque ; mais l'on est encore loin d'une approche réaliste des conditions écologiques de vie des végétaux, ne fût-ce qu'en ce qui concerne les arbres et arbustes notamment, et plus encore les associations végétales, encore insoupçonnées avant les recherches de botanistes au cours du xx<sup>e</sup> siècle.
- 60 Néanmoins, une nouvelle perception des relations à la fois esthétiques et scientifiques entre les hommes et le monde végétal prend peu à peu un certain essor au xvii<sup>e</sup> siècle, ce qui se traduit au cours du xviii<sup>e</sup> siècle dans la composition de jardins reposant sur des lignes courbes et serpentine rappelant les thèmes de prédilection du maniérisme.

## Les jardins du siècle des Lumières

« Il faut faire céder l'art à la nature. » (Dezallier d'Argenville, 1739.)  
 « C'est en poète et en peintre qu'il faut composer des paysages. » (Marquis de Girardin, 1777.)

- 61 Au xviii<sup>e</sup> siècle, l'évolution des savoirs, des mentalités et des idées – le *Telliamed* de Benoît de Maillet, le transformisme – font que l'on a été amené à mieux connaître et comprendre la nature.
- 62 L'une des finalités des jardins historiques des Temps modernes fut de donner une certaine importance à la végétation et d'exprimer les rapports, non sans un certain sensualisme, entre les hommes, la nature et l'idée omniprésente de la beauté<sup>50</sup>. Par exemple, s'imposa peu à peu un goût très prononcé pour les arbres au port libre, ou encore un certain intérêt fut porté aux événements naturels et aux intempéries. Parfois, le devenir de ces jardins a pu être plus ou moins aléatoire, d'une manière imprévisible pour l'époque, du fait de la méconnaissance de la dynamique des milieux forestiers et boisés, qui ne sera dépassée qu'au milieu du xx<sup>e</sup> siècle.
- 63 Les jardins devinrent des lieux, avec les cabinets de curiosités, qui attirèrent un large public ayant acquis un certain goût pour tous les domaines relevant des sciences, et qui intéressèrent également bien des écrivains : Jean-Jacques Rousseau, Victor Hugo, George Sand...
- 64 Au gré des découvertes de plans de ces jardins, il apparaît que l'opposition classique entre jardins « à la française » et jardins « à l'anglaise » ait en fait évolué d'une manière discrète et cumulative. De nouvelles caractéristiques se firent jour dans nombre de ces jardins : recherche de contrastes, sources de beauté, compositions comparables à celles des peintures, serpentements et enchaînements de formes, rivières sinueuses, bassins irréguliers, sauts-de-loup ou ha-ha, nombreuses sculptures<sup>51</sup>.
- 65 Les premiers parcs qui influencèrent l'art des jardins au cours de la Régence semblent avoir été des jardins néerlandais sans plan axial (Dyrham Park, Royaume-Uni, vers 1720), ainsi que des jardins anglais dans lesquels dominaient les allées et leurs terrasses aux lignes courbes. Des reconstitutions paysagères influencées par la géologie et la géomorphologie locales se multiplièrent : toposésies, évocation de milieux plus ou moins lointains, sites associant roches, coquillages, peintures, sculptures, rivières anglaises<sup>52</sup>...
- 66 C'est dans cette continuité que se créèrent à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle et dans les premières décennies du xix<sup>e</sup> siècle les jardins romantiques : Arlay, dans le Jura ; La Malmaison, à

Rueil-Malmaison (Hauts-de-Seine) ; Ferrières-en-Brie (Seine-et-Marne) ; la Vallée aux Loups, à Chatenay-Malabry (Hauts-de-Seine).

- 67 Parmi les jardins pittoresques, on peut considérer celui d'Arlay (Jura), au nord de Lons-le-Saulnier, comme un archétype remarquable : ancien *oppidum* gallo-romain, devenu citadelle mérovingienne, puis puissante forteresse de Franche-Comté, le manoir actuel fut édifié dès 1774. Le jardin, aménagé sur huit hectares, présente toutes les caractéristiques que l'on attend d'un jardin du siècle des Lumières : vestiges historiques authentiques, points de vue remarquables sur la plaine de la Bresse et sur le Jura, bowling, grotte, glacière, cascade verte, théâtre de verdure, bosquets, allées de tilleuls, roseraie, bergerie...
- 68 L'évolution du goût et de l'intérêt portés à la statuaire dans les jardins transparaît dans les nombreux déplacements attestés des œuvres dans les jardins de Marly au cours de la fin du xviii<sup>e</sup> siècle<sup>53</sup>. Le grand inventaire des collections de Marly, en 1695, montre qu'elles étaient à cette époque surtout constituées de bustes et de statues antiques (originaux et copies) en marbre, et de quelques bronzes. Par contre, à partir de 1698, ce sont des créations qui prennent le pas sur les antiques : de nombreuses divinités fluviales (aujourd'hui disparues), des groupes spectaculaires telles les Renommées d'Antoine Coysevox, disposées à l'abreuvoir, des nymphes allongées, des « coureurs féminines » dont les draperies accentuent les mouvements, et plusieurs bronzes, dont l'Aurore.

## Les jardins d'Ermenonville (Oise) et de Versailles

- 69 Le parc d'Ermenonville, l'un des plus anciens jardins « à l'anglaise » en France, fut aménagé de 1754 à 1772 à l'initiative du marquis de Girardin. Une ancienne carrière dans les sables et grès bartoniens, encore visible au sud du parc, a fourni une partie des pierres mises en œuvre depuis le xvii<sup>e</sup> siècle et au premier chef pour le jardin pittoresque : le faux dolmen en blocs bruts de la carrière, soubassement en dalles, pierres du mur intérieur et gargouilles du temple de la Philosophie, volontairement inachevé, dédié à Montesquieu, Montaigne, Newton et Descartes. Les colonnes et l'entablement sont en calcaire lutétien ; les arcades et blocs de la grotte en grès et en calcaire.
- 70 C'est à Versailles que furent aménagés et restaurés au mieux de vastes espaces dans le goût du siècle des Lumières. Le dernier aménagement d'un jardin régulier à Versailles fut celui du Pavillon frais (1749 et 1750<sup>54</sup>) ; deux bassins y furent creusés. Des fouilles ont apporté des précisions quant à l'emploi des matériaux : murs de douve en calcaire lutétien reposant sur un radier en chêne fort probablement, corroi d'argile, margelles en marbres rouge du Languedoc, pavage bicolore en grès et à motifs circulaires en pavés de silex (bassin est), fond en lit de briques recouvert de feuilles de plomb (bassin ouest). Des charmes (charmilles), des tilleuls, des érables, des chênes et des arbres fruitiers avaient été plantés entre des arcades de treillages (en bois encore non déterminé). Les parterres étaient fleuris d'œillets, de giroflées, de jacinthes, de narcisses, de pivoines... végétaux encore communément plantés dans les jardins publics et privés dans les années 1950, et dont un bon nombre étaient des plantes communes à l'état naturel dans le nord de la France.
- 71 Le jardin du Petit Trianon a été inspiré par des études de Hubert Robert. Il comporte un rocher (1783) édifié en blocs de calcaire lutétien, avec en arrière des confortations en

blocs de meulière d'environ un demi-mètre de longueur ; à proximité, un belvédère octogonal entouré de huit sphinges en marbre blanc ; plus loin un temple de l'Amour (1777-1778) et une rivière anglaise (1783) prenant sa source dans une grotte de quatre mètres de hauteur et de six mètres de largeur, en blocs de meulière métriques, conduisant à une autre grotte plus petite.

- 72 Le hameau de la Reine (Richard Mique, 1784-1788) a été réalisé à l'imitation de celui du jardin anglais de Chantilly (1772-1775). On y reconnaît des constructions montées en moellons de calcaire lutétien et de meulière à chaînages en pierres taillées de calcaire, parfois en briques (cheminées) et à pans de bois, la tour de Marlborough en meulière, une petite rivière rustique, un pont en meulière caverneuses. Près de l'étang, un bloc métrique d'un grès conglomératique à nombreux petits galets de silex de la craie a été dressé. Considéré comme curiosité lithologique, il semble avoir attiré l'attention ; il devrait provenir des affleurements d'une formation superficielle tertiaire de la vallée de l'Eure – ou de plus loin vers l'ouest ?

### Le parc du château de Chamarande (Essonne)

- 73 L'histoire de ce jardin a tout particulièrement été bien étudiée<sup>55</sup>. Le premier jardin était au début du xvii<sup>e</sup> siècle un verger et une vaste aulnaie. Une première composition importante date de la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, son axe était parallèle à la Juine et d'importants travaux de drainage ont été effectués selon un réseau de canaux orthogonaux bordés de peupliers. C'est à partir de 1725 et surtout des années 1740 à 1760 que le jardin actuel a été mis en œuvre : parterre, canal, compositions gazonnées et allées courbes, boulingrins, sauts-de-loup ; plantations de chênes (pédonculés ou sessiles ?), ormes, charmes, aubépines et ifs ; doublement des rangées d'arbres de l'avenue d'arrivée au château (ormes et châtaigniers). Des salles de verdure sont aménagées, ainsi qu'un pavillon rustique sur une petite île plantée d'aulnes. Des bancs à dossier en bois peint étaient disposés çà et là.
- 74 Plusieurs constructions ont été édifiées, dans lesquelles le grès stampien, affleurant en abondance dans la vallée de la Juine, est omniprésent : une glacière, une cascade (aux margelles et parapets en pierres calcaires) décorée de tables de petites meulière rougeâtres, et un jeu de l'oie à allées en dalles de grès, dont la palissade était en bois de houx, conduisant au pavillon central à quatre colonnes toscanes en grès, ainsi qu'un réservoir octogonal où une niche abritait trois bustes (les Grâces, 1759).
- 75 De nombreuses sculptures ornaient ce jardin : une statue de bacchante en « pierre de Torfou » (grès ?), une Diane en calcaire et une Diane en terre cuite, un silène, un sanglier, deux grands vases (en marbre probablement), quatre statues colossales des saisons, quatre statues et groupes en bronze. Un petit obélisque au décor raffiné, dédié à Henri II et Diane de Poitiers, en grès à grain fin, provient de Saint-Sulpice-de-Favières (Essonne). Toutes ces sculptures étaient disposées sur des piédestaux en grès stampien.
- 76 Le château voisin de Segrez, à Saint-Sulpice-de-Favières, construit en 1750, possède un jardin paysager aux lignes sobres avec un grand miroir, deux bassins ronds et une grotte à rochers en grès et coquillages. Dans ce parc ont été introduits des cyprès chauves nord-américains et des faux de Verzy (hêtres de la région de Reims).

## Le parc du château de Méréville (Essonne)

- 77 Le château fort de Méréville (xv<sup>e</sup> siècle) a été transformé en résidence de plaisance en 1768. Dans l'axe de celui-ci fut aménagé un jardin régulier, qui s'effaça bien vite. Le domaine a été acheté par Jean-Joseph de Laborde, qui décida de créer un parc à l'anglaise ; c'est à François-Joseph Bélanger, qui a étudié en Angleterre les jardins paysagers, que fut confié le soin d'entreprendre les travaux. C'est à ce dernier que l'on doit la composition d'ensemble de nouveaux parcs, le méandrage de la Juine, le grand lac, les tracés des allées serpentine, le moulin, le pont des roches et un pont en acajou. En 1786, Hubert Robert, assisté de l'architecte Jean Benoît Vincent Barré, a dessiné les fabriques et intégré tous les nouveaux éléments dans le paysage. On lui doit aussi le grand rocher et la laiterie notamment.
- 78 Les carrières, ouvertes pour les travaux, de calcaire de Beauce, d'argile, de galets de silex de la craie remaniés dans les sables stampiens et de meuliers, ont été reconnues.
- 79 Une vingtaine de sondages ont été effectués de manière à retrouver les traces du parcours ancien et du méandrage terrassé de la Juine ; il résulte de ces recherches archéologiques que le lac ne sera pas restitué, en raison d'un trop grand échauffement de ses eaux, qui dut être, et qui serait, néfaste pour plusieurs plantes aquatiques ainsi que sur le plan d'un alluvionnement inopportun. Les aménagements hydrauliques comprenaient un aqueduc en amont, alimentant le pont des roches et plusieurs autres grottes, dont les vestiges ont été retrouvés<sup>56</sup>.
- 80 La méthode adoptée afin d'étudier au mieux la répartition des bosquets et des fabriques dans le paysage du parc mérite d'être soulignée pour sa perspicacité : il a été demandé à un bon dessinateur de restituer, à partir des dessins et des peintures de Hubert Robert (une cinquantaine d'œuvres), les emplacements réels des bosquets et des aménagements divers dans la topographie et le paysage du site, c'est-à-dire la recomposition réelle du jardin paysager tel qu'il était à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle à partir des compositions du peintre.
- 81 Sur le rebord du plateau de Beauce, un obélisque à l'antique, en calcaire de Chartres, domine le parc du haut de ses 30 mètres (1790-1792).
- 82 L'importance accordée aux végétaux, que signalent ici ou là divers auteurs, se devait de susciter des contrastes harmonieux entre leur vitalité, leurs conditions écologiques, leur éventuelle mise en œuvre en tant que matériaux (les bois, les chaumes...) et les éléments minéraux. Au fil des recensions, on trouvait dans ce parc des peupliers, des hêtres fastigiés, des catalpas d'Amérique du Nord, des vignes, des vignes vierges, et sans nul doute des chênes pédonculés.

## Le jardin pittoresque de la folie Saint-James (Neuilly, Hauts-de-Seine)

- 83 Le baron Saint-James<sup>57</sup> commandita la construction de cette folie et d'un jardin d'une vingtaine d'hectares (trois de nos jours) qui s'étendait depuis la folie jusqu'à la Seine. Les travaux, menés de 1770 à 1790, furent confiés à l'architecte François-Joseph Bélanger. La folie comporte une loggia donnant sur la vallée du fleuve, supportée par six colonnes monoxyles, en chêne sans doute (chêne pédonculé peut-être), ornementées de motifs végétaux sculptés en forme d'écailles ; au niveau du balcon, un



bâti de planches est recouvert de stucs qui représentent à l'extérieur quatre victoires ailées et un beau décor sous le balcon. Des tables de meulières taillées, souvent celluleuses, décorent le rez-de-chaussée, au-dessus du soubassement en pierres de calcaire lutétien.

- 84 Un canal de 300 mètres, aujourd'hui disparu, a été creusé depuis le sud de la folie vers la Seine : en tête, une rocaille et une cascade (détruites) avaient été édifiées.
- 85 Plus en aval, sur la rive droite du canal, le Grand Rocher est l'un des deux monuments remarquables du site. Large en façade de 42 mètres, profond de 18 mètres et haut de 12 mètres, ce rocher présente au centre un prostyle de six colonnes cannelées en calcaire lutétien supportant un fronton triangulaire décoré d'un aigle. Une arcade imposante de 12 mètres de hauteur, en blocs de meulières clavés de deux mètres de longueur environ, surplombe la construction à l'antique. Deux entrées et escaliers latéraux donnent accès aux salles, parmi lesquelles une salle de bain pourvue de deux baignoires en cuivre, couverte par une voûte à caissons et rosaces, et que surmonte un réservoir de 50 mètres cubes. Les eaux s'écoulaient en façade par cinq fontaines. Au sud, une façade monumentale en moellons de meulières et chaînages en pierres de calcaire lutétien donnait sur le canal. Au sommet, une terrasse domine le parc et le paysage.
- 86 Parmi les innombrables blocs de grès stampiens du Grand Rocher transportés depuis le massif de Fontainebleau et de ses environs, tous les faciès ou presque semblent avoir été choisis pour leurs caractéristiques singulières, qui n'ont pas échappé aux observations des commanditaires : blocs de grès francs à stratification plus ou moins marquée, blocs à cupules et nodules, grès quartzites, blocs à sur-silicifications, grès à traces de racines, grès ferrugineux, grès quartzitiques à silex roulés remaniés provenant de la craie. On remarque quelques blocs à faciès de silcrètes ressemblant à ceux de l'Yprésien que l'on trouve dans les alluvions anciennes de la Seine, en amont de Melun, ainsi que quelques blocs quartzitiques conglomératiques provenant de l'ouest du Bassin parisien.
- 87 Au nord du domaine ont été édifiés une serre chaude et au-delà un salon de musique et d'histoire naturelle (visible de la rue Berthier) à plan basilical en plein cintre, et deux absidioles qu'éclairaient des *oculi*.
- 88 Le jardin lui-même s'étendait selon un aménagement d'ondulations du terrain que séparaient des méplats. Les fontaines du Grand Rocher donnaient sur une pièce d'eau lobée. Une rivière anglaise s'écoulait d'est en ouest, franchie par une dizaine de ponts et ponceaux, dont l'un, le pont Palladien, en pierres lutétiennes, a été restauré. En revanche, le pont des Roches, ainsi que les autres ponts, a été détruit ; seuls quelques blocs épais de grès et de meulières ont été retrouvés. De nombreuses statues en marbre agrémentaient les allées et les fabriques, dont une statue de Jean-Jacques Rousseau et un groupe de Jean-Baptiste Lemoyne (Zéphir et Flore). Un kiosque chinois en bambou, une glacière, une laiterie, un potager, des vignes, une melonnière, un couloir en bois (treillage ?) et des bancs circulaires massifs en bois (chêne) complétaient cet ensemble. Des matériaux (calcaires, grès, briques) du jardin classique pourraient avoir été réemployés au cours de l'édification en 1922 du temple de l'Amour et du bassin attenant, situés à l'entrée du parc actuel<sup>58</sup>.

## Le Désert de Retz (Chambourcy, Yvelines)

- 89 Le plan du jardin du domaine de Retz<sup>59</sup> (une quarantaine d'hectares) a été imaginé et levé par son propriétaire, Racine de Montville ; ce parc voulait exprimer une symbiose des aspirations des hommes du xviii<sup>e</sup> siècle dans leurs recherches de connaissances et d'une nouvelle harmonie, de sensibilité toute rousseauiste, avec la nature<sup>60</sup>. Le positionnement des 17 fabriques repose sur des alignements et sur des triangles particuliers : triangles isocèles sublimes (36°, 72°, le nombre d'or) et isocèles du delta lumineux (108° et 36°).
- 90 Le premier édifice construit a été la Maison chinoise (1775), édifée en bois de teck et de bambou, essences asiatiques très durables à l'eau et à l'air. Le second fut le temple du dieu Pan, composé d'une demi-rotonde adossée à une salle carrée (le salon de musique). La demi-rotonde se composait de quatre colonnes à l'antique, qu'ornaient deux statues au rez-de-chaussée et quatre au-dessus de la corniche ; une vingtaine de peupliers et des hêtres entouraient cet édifice. En 1777 furent aménagés la pyramide-glacière (élévation en moellons de meulières avec des chaînages, arcade de l'entrée et escaliers latéraux en calcaire lutétien), une serre chaude et un grand obélisque en tôles de fer.
- 91 Au sud, à l'entrée du domaine par la forêt de Marly, a été édifée une grotte en dalles de calcaire ou de meulières (?). D'après une gravure, elle était entourée d'un boisement de pins (sylvestres ?), de mélèzes (conifères des Alpes du sud à feuillage caduc) et de hêtres.
- 92 La « Colonne détruite », la résidence haute de quatre étages, de 15 mètres de diamètre et de 25 mètres de hauteur, montre bien l'intérêt que l'on portait à l'archéologie et à l'histoire de l'Antiquité. Des fissures factices partent du sommet de la tour et éclairent l'intérieur ; dans les seize cannelures se situent les portes-fenêtres, les fenêtres et les œils-de-bœuf ; dans l'escalier hélicoïdal rappelant du lierre étaient installés des vases de fleurs rares entre les balustres (en bois dur ou en métal ?) donnant l'impression d'une omniprésence des végétaux. Un mobilier en acajou (d'Afrique ou d'Amérique ?) agrémentait l'escalier aux marches en châtaignier (?). La base de la tour et le tore sont en pierres de calcaire lutétien et le fût est en moellonnage de meulières recouvert d'un parement en pierres de taille calcaires à grain fin (?). Au sommet de la tour étaient installées de nombreuses plantes (près de deux centaines de pots) dont des végétaux lianescents retombant sur la muraille de la tour.
- 93 L'état subnaturel de la végétation du parc de Retz devait être celui des successions de végétations de la chênaie pédonculée-charmaie, de la chênaie mixte-charmaie, de la chênaie sessiliflore-charmaie et de la hêtraie-chênaie sessiliflore à charmes. Aux quelques incises évoquées plus haut à propos des essences conservées ou introduites, il convient d'ajouter<sup>61</sup> de grands ormes autour du théâtre de plein air, des peupliers d'Italie, des marronniers de Grèce et beaucoup de petits arbres dont des arbres de Judée (*Cercis*), des faux ébéniers (cytises, papilionacées de l'est du Bassin parisien, aux belles floraisons) et peut-être une variété ornementale de sumac de contrées orientales (?). Sur les marges du domaine, des buis ont été plantés le long des murs (en meulières peut-être ?) et un saut-de-loup a été aménagé au nord, permettant ainsi de contempler une vue dégagée vers le paysage des collines du Hurepoix.

## Le parc de Mauperthuis (Seine-et-Marne)

- 94 Le plateau de Brie, souvent recouvert par des limons quaternaires, est une surface structurale constituée par la formation du calcaire de Brie d'âge Stampien inférieur, et des argiles à meulières qui résultèrent d'une décarbonatation consécutive à de longues périodes d'altération climato-pédologique du fait de l'émersion définitive du bassin de Paris au Miocène ; ces meulières se rencontrent dans des argiles brunes, grises ou rouges.
- 95 Les affleurements des sables de Fontainebleau supérieurs, dans la vallée du Beuvron, à quelques kilomètres au sud, livrent des grès ; ces dalles d'une épaisseur d'un demi à trois mètres sont généralement disloquées en blocs que l'on retrouve épars. À Mauperthuis, il semble probable que les grès des aménagements et des fabriques du parc du domaine des Montesquiou (fondations, citernes, entrée de la pyramide, obélisque...) et les blocs qui ont été amenés devant la façade du château de Claude-Nicolas Ledoux<sup>62</sup> proviennent de cet affleurement. Les meulières de faibles dimensions, souvent cavernueuses, ont été employées après avoir été taillées en pierres de revêtement de la pyramide et pour les voûtes de l'entrée de la grotte, tandis que les blocs métriques ont été appareillés dans leur état naturel. Ces matériaux ont probablement été extraits dans de petites carrières aménagées sur le rebord du plateau de Mauperthuis.
- 96 Les architectes Claude-Nicolas Ledoux et Alexandre Brongniart ont tiré parti, dans ce domaine, au mieux des ressources locales (pierres de taille en grès stampiens, meulières de Brie en moellons, en pierres de taille et blocs métriques) ; ces matériaux sont omniprésents dans tous les édifices et fabriques : obélisque (grès), soubassements et prostyle de la pyramide en grès, salles voûtées et grotte en meulières, pont-levis en meulières, tourelle en meulières sur une base en pierres de grès semi-circulaire<sup>63</sup>...
- 97 Depuis le château, une colonnade dominait un fer à cheval « encombré de rochers énormes en grès ». Le fond de la vallée avait été réaménagé par une dérivation de la rivière et un potager s'étendait à mi-pente. Si les végétaux dominaient largement le parc, de multiples petites constructions jalonnaient les allées : bancs de grès, rocailles, niches en meulières.... Ainsi que Ledoux s'en est exprimé : « Il s'agissait de créer un sol, de l'animer, de joindre l'utile à l'agréable et de donner la vie à dix lieues d'un terrain montueux et difficile. » Ce jardin a pu être qualifié à juste titre de « paysage d'art<sup>64</sup> ».

## Parc de Bagatelle (Paris), parc de Balby (Versailles), Ville-d'Avray (Hauts-de-Seine) et La Motte-Tilly (Aube)

- 98 Le parc de Bagatelle, dû à Bélanger, entoure une folie bâtie en 1777, dont les soubassements sont voûtés, en pierres de calcaire lutétien. Les décors des bases des façades ouest et sud sont réalisés en tables de petites meulières rougeâtres de quelques centimètres (une dizaine au plus) de section, celles de la terrasse sud ayant été sciées avec soin. À l'entrée du parc ont été réunies dans une salle de verdure une dizaine de statues, en calcaire lutétien, dues au sculpteur Philippe-Laurent Rolland. Vers le nord-est, un grand rocher et une cascade semblent avoir été édifiés en blocs de meulières.
- 99 D'après des gravures, à Paris, dans le parc de l'hôtel de Beaumarchais, Bélanger avait aménagé une grotte, probablement en grès stampien. À l'hôtel Thélusson, œuvre de Ledoux en 1778 à Paris, rue de Provence, là encore un ensemble de blocs rocheux

mamelonnés évoquant des blocs de grès stampiens entourait la rotonde de la façade, constituant ainsi une transition entre l'hôtel et le jardin.

- 100 Dans le jardin régulier de trois hectares du « Petit Trianon » de l'hôtel Matignon, à Paris, un groupe de quatre statues en terre cuite évoque les saisons. À Passy, de nos jours un quartier de Paris, sur la haute terrasse de la façade sur jardin de l'hôtel de Verrières, des groupes de statues en terre cuite ornent la corniche de l'édifice ; une statue, également en terre cuite, se trouve être aujourd'hui sur la terrasse du rez-de-chaussée ; il n'est donc pas impossible que des sculptures dans ce matériau aient été installées dans ce jardin.
- 101 À Versailles, au sud du potager, l'architecte Jean-François Chalgrin a édifié de 1785 à 1787 un hôtel malheureusement vite démoli, pour la comtesse de Balby (ou Balbi). Dans le parc a été construite une imposante grotte en blocs de grès de Fontainebleau (plusieurs centaines) dessinant une exèdre « rustique » de faible courbure sur près d'une centaine de mètres. L'entrée de la grotte, conduisant à une salle de fraîcheur haute de cinq à six mètres et profonde d'une vingtaine de mètres, comporte trois arcs de blocs métriques rustiquement équarris. Des chemins agrémentés de bancs de pierre parcourent l'édifice et mènent à un belvédère où a été bâti un petit pavillon de plan trilobé (selon un document de cette époque) que l'on a sans doute remanié au cours du xix<sup>e</sup> siècle. On peut aussi voir dans ce parc une base de colonne en pierres taillées de grès, disposée au sommet d'une petite éminence, et quelques blocs de fondation ou décoratifs (?) à l'emplacement des petits ponts (de bois ?) qui permettaient d'accéder aux îlots de l'étang.
- 102 À l'est de Versailles, le parc du manoir de Montreuil, en Seine-Saint-Denis (Chalgrain, 1770), domaine de Madame Élisabeth, sœur de Louis XVI, était l'un des plus beaux jardins de l'époque. Il se compose d'une rivière serpentine, d'un théâtre de verdure dont ne subsistent que quelques blocs métriques de calcaire lutétien et les traces de deux gradins, et d'une allée serpentine bordée de hautes charmilles et d'ifs, qui agrémentent le jardin paysager où furent plantés un certain nombre d'arbres remarquables originaires de l'Amérique du Nord, ainsi que d'une orangerie et une laiterie. Au sud, une longue terrasse-promenade, en meulière de Montmorency, longe l'imposante avenue de Paris et offre une large vue sur les collines de Viroflay, malheureusement plus réduite de nos jours du fait de constructions récentes. Cet aménagement a dû impliquer d'importants terrassements, ainsi qu'en témoignent les barbacanes métriques, qui se voient depuis l'avenue de Paris. À l'angle sud-est de la terrasse se trouve une grotte, profonde d'une petite dizaine de mètres, voûtée en plein cintre par des blocs de meulière métriques. À peu de distance de ce domaine subsistent quelques vestiges du parc de la comtesse de Provence, où est situé un rare colombier-laiterie (par Chalgrain, 1789).
- 103 À Ville-d'Avray, dans le parc du château de la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, a été édifiée sur le flanc nord de la colline une grotte de sept mètres de hauteur et d'une vingtaine de mètres de largeur, en blocs métriques retaillés de meulière de Montmorency.
- 104 Les murs du domaine de Mme du Barry (Louveciennes, Yvelines) présentent, à leur base, sur environ un mètre de hauteur, des meulière massives d'un ocre clair, d'un à trois décimètres de diamètre, retaillées en formes évoquant des rosaces disposées en délit et ceinturées par un rocaillage de petites meulière celluleuses rougeâtres noyées dans un épais mortier.

- 105 À l'entrée sud du parc du château de Vaux-le-Pénit (Seine-et-Marne), à l'est de Melun, un pavillon circulaire a été bâti à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle en pierres courbes de calcaire de Champigny silicifié, dont la carrière se situe à quelques dizaines de mètres de cette construction.
- 106 Aux confins de la Bourgogne, le jardin du château de La Motte-Tilly, édifié en 1754<sup>65</sup>, se compose d'un jardin à la française dans l'axe du château, d'un miroir et de deux allées doubles de tilleuls, qu'une haute charmille ferme le long de la Seine et qu'environne un grand parc à l'anglaise (1780 à 1783). Dans ce parc, une grotte en travertin de Resson, d'une superbe architecture, a été creusée dans la craie. Elle est éclairée par un lanternon et pourvue d'une entrée et de trois niches en plein cintre à banquettes que décorent des reliefs en formes de stalactites, des oves sur les pilastres et une frise de losanges et de rosettes ; des encadrements en tuf calcaire plus récent que le travertin (âge des métaux), plus clairs, soulignent les décors<sup>66</sup>. Ce parc a été planté, à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, de 35 000 pieds de bouleaux, de houx (1 600 pieds) et de diverses essences rares : pins d'Autriche, thuyas, cèdres bleus de l'Atlas.

### Les thèmes des jardins paysagers

- 107 Le traitement des perspectives, connu depuis la Renaissance, ainsi que la maîtrise de l'hydraulique des jardins de plaines, acquise au cours de la deuxième moitié du xvi<sup>e</sup> siècle, ont permis de voir se diversifier des choix relevant de l'esthétique, parmi lesquels la recherche de pierres de couleur (les grès de Fontainebleau gris, blancs et ocres dès le xv<sup>e</sup> siècle, les meuliers ocres et rougeâtres à partir du xvii<sup>e</sup> siècle...). Des caractéristiques des jardins, devenues classiques, se mirent en place peu à peu : murs, portails, douves, sauts-de-loup... Les découvertes, en Italie, de chefs-d'œuvre de la statuaire antique suscitèrent très vite chez les sculpteurs du nord de la France de nouvelles manières d'exprimer leurs sentiments esthétiques, et ce dans divers matériaux (marbres, calcaires marbriers, terres cuites, bois...), ce qui séduisit les publics férus de mythologie gréco-romaine.
- 108 Le recours à tous les arts décoratifs devint de plus en plus recherché : édification de grottes spectaculaires aux décors peints et à coquillages, nymphées<sup>67</sup>, vases en marbre, pots à feu, à fleurs et à fruits. Des obélisques et des colonnes ornementales se multiplient dès le xvii<sup>e</sup> siècle (château de Richelieu, Indre-et-Loire) dans le sud et l'est du bassin de Paris plus particulièrement. Des jeux sont imaginés : mails (Fontainebleau, fin du xvi<sup>e</sup> siècle), labyrinthes (xvii<sup>e</sup> siècle), jeux de l'oie (xviii<sup>e</sup> siècle).
- 109 Les aménagements mobiliers en bois, dont les essences n'ont été que très rarement mentionnées (pins, houx...), furent, au xviii<sup>e</sup> siècle, d'une diversité remarquable dans les jardins paysagers<sup>68</sup> : loggias sur piliers en troncs de pins, tonnelles en fûts de troncs soutenant un toit de chaume, gloriettes et belvédères, pavillons en bois sculpté de style gothique ou antique, pergolas en forme de tours, pavillons rustiques, treillages en arcades, pergolas en demi-cercle, barrières diversement originales, chaises et bancs de jardins, tables sculptées dans la masse de pièces de bois, meubles à plantes des orangeries, manèges, barques, embarcadères... Des pièces de mobilier semblables ont également été fabriquées en fer ; d'ailleurs, fer et bois ont été assez souvent associés.
- 110 Quelques remarques sur les nymphées et les obélisques semblent être d'un certain intérêt. Les nymphées deviennent à la mode, comme dans le parc du château (disparu)

des Conti à L'Isle-Adam (Val-d'Oise), qui a été réaménagé dans le style anglais à partir de 1742, et dont seul le pavillon chinois a été conservé et restauré. On y voit à sa base, des tables ornementales à meulières massives de Montmorency ocres et rougeâtres, ainsi que des silex de la craie et des fragments de faïences vertes témoignant d'une recherche de matériaux aux couleurs complémentaires. Le nymphée de l'orangerie du château d'Auvers-sur-Oise (Val-d'Oise) montre des décors semblables, à petits moellons de meulières celluleuses rougeâtres et coquillages (ormeaux) ; les pavements sont en dalles d'un calcaire marbrier alternant avec un dallage de petits silex sombres. Autre exemple, l'imposant nymphée de Chatou, dans les Yvelines (Jacques-Germain Soufflot, 1740-1780) se compose de murs de soutènement à revêtements de galets calcaires et de colonnes en calcaire (lutétien ?) aux bagues de petites pierres de meulières noyées dans un laitier de scories siliceuses bleuâtres à noires et à coquillages de l'Atlantique.

- 111 Au cours du xviii<sup>e</sup> siècle ont été édifiés des obélisques quadrangulaires (pyramides) ou en forme de colonne. Les plus anciens en Île-de-France semblent avoir été celui de Henri II à Chamarande (Essonne) et ceux du château de Richelieu, qui ornent de nos jours la façade ouest de la Malmaison. Certains semblent indiquer, de loin, des domaines tel celui, en grès, de Mauperthuis ou encore la colonne trajane de Méréville, en calcaire lacustre miocène, œuvre de Hubert Robert, qui offre une splendide vue sur le paysage. La pyramide du bois de Vincennes (1731), superbement décorée de sculptures décoratives, fut élevée lors d'importants travaux forestiers. Celle de Fontainebleau et ses belles bornes en grès indiquent les directions des villes importantes de la région (Sens, Orléans), tout comme, peut-être, celle de la forêt de Crécy (Seine-et-Marne). Des colonnes dressées se voient ici et là dans des jardins à l'anglaise, par exemple celle marquant la source de la fontaine Belle-Eau à Fontainebleau (marbre du Languedoc), ou encore dans le parc Saint-James, à Neuilly-sur-Seine, dans les Hauts-de-Seine (colonne en granite). À Moissy-Cramayel (Seine-et-Marne), seul vestige d'un manoir détruit, s'élève une pyramide dédiée à l'épouse d'un des derniers propriétaires. Certains obélisques évoquent le souvenir d'un événement singulier, tel l'obélisque de la Reine, sur la D 606, près de Montarlot (Seine-et-Marne), qui a été édifié sur un sommet dominant les vallées de la Seine et du Loing en hommage à Marie Leszczyńska<sup>69</sup>, le soubassement se compose de trois degrés en pierres de grès stampien entouré de huit bornes également en grès, la colonne monolithique étant en marbre rouge du Languedoc et le chapiteau en marbre blanc.
- 112 Cet engouement extraordinaire pour de tels jardins ne semble pas avoir franchi les premières décennies du xix<sup>e</sup> siècle ; peut-être du fait d'un romantisme plus contemplatif de la nature ?
- 113 Au cours du xviii<sup>e</sup> siècle s'est manifesté un intérêt croissant de la part des voyageurs et des savants pour des paysages singuliers, parmi lesquels des chaos de blocs de grès erratiques du sud du bassin de Paris, du Hurepoix, du Valois et de l'ouest du Bassin parisien, qui devaient être considérés comme plus impressionnants et mystérieux que de nos jours, et ce d'autant plus qu'ils étaient plus vastes qu'à présent. « Le grès est la pierre la plus amusante et la plus étrangement pétrie qu'il y ait... Il a toutes les figures<sup>70</sup> », ainsi Victor Hugo a-t-il bien exprimé cet intérêt porté à ces paysages, que de nombreux artistes ont peints, tels Jean-Baptiste Corot, Charles-François Daubigny, Théodore Rousseau, Alexandre Desgoffe et Félix Ziem. Ce sont ces peintres et des écrivains (Victor Hugo, George Sand, Jules Michelet...) qui réclamèrent un classement de réserves artistiques dans le massif bellifontain, qui avait tout autant pour but de

protéger les chaos de grès que les plus beaux peuplements forestiers<sup>71</sup>. Cette importante ressource en matériaux très résistants du point de vue mécanique autant que vis-à-vis des altérations a donc été très exploitée en raison de leur accessibilité, ainsi qu'il en a été dans le passé dans la région de Palluau et de Challans, en Vendée, où des milliers de blocs et de dalles de grès à palmiers, pouvant atteindre 7 mètres de long et 3 mètres de haut parsemaient encore la campagne au milieu du xx<sup>e</sup> siècle<sup>72</sup>.

## Les jardins et les parcs romantiques (xix<sup>e</sup> siècle)

« Les arbres arrangent et animent tout. » (Auguste Rodin, 1914.)

- 114 Le premier parc public encore existant a été fondé à Rhodes au cours de la période hellénistique (ii<sup>e</sup> siècle). Puis, à Rome, à la fin du régime républicain, quelques jardins ont été dévolus à la population, dont celui de César. Les parcs et promenades publics impliquent au cours de leur histoire des aspects esthétiques, mais aussi sociologiques<sup>73</sup>. L'un des plus anciens de ces promenoirs semble bien être la promenade du Peyrou, à Montpellier (Hérault), mais ils ne prirent en Europe occidentale un certain essor qu'au cours du xix<sup>e</sup> siècle et n'ont pas apporté de traits majeurs par leur architecture, ni d'originalité particulière dans le choix des essences plantées, si ce n'est de donner une image d'une végétation arborée et ombragée. Les jardins à l'anglaise de la fin du xviii<sup>e</sup> et du début du xix<sup>e</sup> siècle, assez nombreux à être restés en assez bon état jusqu'à nos jours, peuvent de ce fait contribuer à mieux comprendre l'évolution des goûts des commanditaires aussi bien que des architectes intéressés par le nouvel art des jardins<sup>74</sup>, à l'instar des créateurs de jardins aux Pays-Bas et en Angleterre. Cette évolution s'est traduite de toute évidence par l'émergence d'une sensibilité préromantique, ainsi que par un grand intérêt porté à la vie des végétaux dans divers milieux, aussi bien qu'à celle des animaux venus peupler ces parcs.
- 115 Le domaine de la Malmaison (château du xvii<sup>e</sup> siècle), acquis par Joséphine en 1799, couvrait 400 hectares (une dizaine actuellement, y compris celui de la Petite Malmaison). Il a été aménagé en parc à l'anglaise par Charles Percier et Pierre Fontaine, puis par Louis-Martin Berthault, qui fut chargé de construire la Petite Malmaison ainsi qu'une serre chaude (la plus importante en ce début de siècle) en bois de chêne sans doute. Tous les agréments classiques des jardins romantiques se rencontrent dans ce parc : la rivière anglaise menant à la Petite Malmaison, deux obélisques en brèche de Dinant reposant sur leurs piédestaux par quatre boules en bronze, de petits temples... Passionnée de botanique, Joséphine recevait dans ces lieux Alexandre de Humboldt et Aimé Bonpland et fit introduire dans le parc de nombreuses essences qui firent de ce jardin une référence tout au long du xix<sup>e</sup> siècle : cèdres, mélèzes, pins, cyprès chauves, hibiscus, pivoines arbustives, camélias, dahlias, hêtres pourpres, une essence rare de frêne. Le parc actuel de la Petite Malmaison abrite encore aujourd'hui un bon nombre de plantes herbacées autochtones protégées (espace naturel sensible, désherbage manuel).
- 116 À Saint-Leu-la-Forêt (Val-d'Oise), le parc du château de la reine Hortense (80 hectares en 1802, 20 hectares de nos jours), d'après le circuit établi par la Société d'histoire de Saint-Leu, se situait sur le flanc exposé au sud de la forêt de Montmorency. Une fois aménagé, il était couvert de bosquets de châtaigniers (introduits au cours de la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle), de chênes et de hêtres sans doute, qu'isolaient de vastes prairies ; des allées serpentine bordées d'arbustes (charmes, houx,

noisetiers... ?) et de plantes à fleurs reliaient plusieurs belvédères, d'où l'on pouvait contempler la vallée de Montmorency, Paris, les buttes de Cormeilles, le confluent de l'Oise et de la Seine et le sud du Vexin. On peut encore voir les traces de quelques aménagements : sauts-de-loup sur le rebord du plateau, chaumière à pans de bois couverte d'un toit de chaume<sup>75</sup>, « chapelle » rustique (une pierre taillée de calcaire lutétien de deux décimètres et des débris de pavement subsistent sur ce site). Au niveau de la ligne de source des argiles du Stampien inférieur avait été aménagé, par une digue, un étang (140 × 60 m) dont on peut encore voir la ligne de rivage à la faveur d'un récent déboisement de la châtaigneraie actuelle. À l'ouest de l'étang avaient été édifiés quelques ouvrages en bois de chêne : un pont, un embarcadère et un abri charpenté pour des embarcations. Sur la rive nord de l'étang une grande grotte, où s'écoulaient les eaux d'une cascade, avait été érigée en blocs métriques de grès stampiens affleurant sur le versant de la colline qu'un récent chantier vient de faire réapparaître. Cette grotte comportait au moins une dizaine de blocs importants d'après un dessin de l'époque ; au milieu du xix<sup>e</sup> siècle, elle a été démontée, transportée et réédifiée, au moins pour partie, dans la grande cascade du bois de Boulogne.

- 117 Dans la vallée de la Viosne, le jardin et le château d'Osny, dans le Val-d'Oise (fin du xviii<sup>e</sup> et début du xix<sup>e</sup> siècle), exposés au sud, ont été aménagés au pied d'une ancienne carrière de calcaire lutétien sur la rive gauche de la rivière. Le parc comprend des terrasses à l'est et au sud-est (vergers) à chaînages de type « cyclopéen » (calcaire lutétien) et à l'ouest, d'un jardin proprement dit montrant un temple circulaire en calcaire lutétien, un bassin du même calcaire entouré de blocs calcaires et de grès auversiens, une copie en marbre d'une vénus de Christophe-Gabriel Allegrain (l'original est exposé au Louvre), et au sud un pont en calcaire lutétien qui franchit la Viosne et dont les parapets sont décorés de tables à silex d'un ocre clair et de petites grésifications aux formes contournées (Auversien).
- 118 À Orsay, en Essonne, un grand canal de 1 200 mètres réunissait le manoir (1759), à l'ouest, à la « folie » du temple de la Gloire (1801), à l'est, dont seule subsiste la tête au pied de cette construction de style palladien ; les arbres qui environnent celle-ci sont surtout des peupliers et des tilleuls.
- 119 L'essai de synthèse entrepris dans cet article demeure encore bien incomplet, ne fût-ce que sur les jardins évoqués qui sont accessibles, et ce notamment par des recherches dans les archives de ces domaines. En ce qui concerne ceux du xix<sup>e</sup> siècle, le parc de Ferrières-en-Brie et de son *arboretum*, fermé au public à l'heure actuelle, ou encore le parc du château d'Andrezel (Seine-et-Marne) et son imposante entrée franchissant un faux canal semi-circulaire en meulrières de Brie, par exemple, mériteraient sans doute d'être considérés avec attention.

## Conclusions

- 120 La nature des végétaux étant d'une complexité extrême, l'art des jardins, comme tout art d'ailleurs, ne peut que refléter celle-ci. Il en résulte que, si l'on voulait éviter l'ennui (voir Voltaire<sup>76</sup>), les compositions des jardins ne pouvaient évoluer que vers l'inattendu, le surprenant et la beauté des lignes, des formes, des valeurs et des couleurs, inspirés par les végétaux, et dont l'acmé ne pouvait être que les jardins paysagers « à l'anglaise », déjà présents dès l'époque romaine. Cette évolution géohistorique serait à



approfondir dans le sens des propos poétiques et phénoménologiques évoqués par Gaston Bachelard<sup>77</sup>.

- 121 Avant le milieu du xx<sup>e</sup> siècle, les savoirs dans les domaines relevant des sciences de la nature, et en particulier en écologie des végétaux, n'étaient que balbutiants parmi les élites elles-mêmes<sup>78</sup> et très empiriques chez les charpentiers et ébénistes. Aussi les connaissances sur les bois et les plantes étaient-elles bien déficientes ; la question de l'accroissement diamétral des bois, par exemple, n'a été comprise qu'au cours du xix<sup>e</sup> siècle ; autre exemple, l'importance des systèmes racinaires dans les sols n'a été véritablement perçue qu'à la fin du xx<sup>e</sup> siècle<sup>79</sup>. On était bien loin d'envisager que dans un parc ou dans la nature un lieu soit un milieu<sup>80</sup>, ce qu'avaient sans doute pressenti Le Nôtre et Antoine Dezallier d'Argenville<sup>81</sup>.
- 122 Les grands jardins historiques étaient et demeurent des entités singulières pouvant, le cas échéant, reconstituer des sylvosystèmes ou regrouper des écosystèmes.
- 123 Ainsi que l'évoque A. Allimant-Verdillon<sup>82</sup>, il convient si l'on veut comprendre au mieux la géohistoire des parcs et des jardins séculaires et même antiques, de mettre en œuvre toutes les méthodes d'études devenues classiques (palynologie, anthracologie...), auxquelles il faut adjoindre l'épidermologie, les relevés phytosociologiques ainsi que les aspects phytogéographiques, géomorphologiques, hydrauliques et archéopédologiques.
- 124 Il faudrait donc chercher à restituer les caractéristiques des milieux arborés (écosystèmes et/ou sylvo-systèmes) des paysages au fil des derniers siècles, et par conséquent des ressources en bois susceptibles d'avoir été exploitées. Les cartes de la végétation potentielle peuvent être utilisées avec profit à ce sujet<sup>83</sup>.
- 125 Les aménagements de pièces d'eau n'ont sans doute pas été sans susciter des difficultés à cause de la végétation des milieux humides, qu'ils soient riverains, sur sols argileux ou sablonneux, ou aquatiques ; ces aménagements ont dû être autrefois périodiquement envahis par des équisétales (prêles), des graminées aquatiques, des lentilles d'eau, des algues... ; l'envahissement récent du canal sud du domaine de Fontainebleau par des charas<sup>84</sup> sur au moins un mètre d'épaisseur en a donné une image.
- 126 Ces jardins ont pu redevenir des écosystèmes très localisés, ainsi que l'illustre le boisement du déversoir du grand canal de Fontainebleau (frênaie), et parfois même des refuges pour quelques plantes menacées par les temps modernes, tel que dans les jardins historiques à Rome ; ce retour à la nature de jardins et de parcs a impliqué des évolutions phytodynamiques de groupements forestiers qui relèvent tout autant d'écosystèmes que de sylvo-systèmes résultant de l'introduction d'essences inadéquates, de châtaigniers en lieu et place de chênes pédonculés entre autres.
- 127 Ces cas de figure furent pressentis dès la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, par exemple par Le Nôtre, et surtout au cours du xviii<sup>e</sup> siècle (Dezallier d'Argenville). L'imitation de la nature dans les arts, la mimésis, pratiquée depuis le xvi<sup>e</sup> siècle et même dès l'Antiquité<sup>85</sup>, a été plus marquée dans l'architecture des jardins que dans celle du bâti<sup>86</sup>, peut-être du fait qu'elle était redoutée à cause des inconnues qu'elle recèle, ainsi que les peintres l'ont tout particulièrement exprimé (Antoine Watteau, Hubert Robert).
- 128 Au cours du xvi<sup>e</sup> siècle, les pièces d'eau prirent un certain essor dans la composition des grands jardins du val de Loire et d'Île-de-France : jeux d'eaux, carrés d'îles, canaux orthogonaux ou non, miroirs, îles et îlots arborés ou non devinrent des figures

recherchées ; ce qui a impliqué des observations attentives des milieux environnants et une meilleure maîtrise des sources, des aqueducs, des réservoirs et des ouvrages de régulation, parachevée les siècles suivants.

- 129 Par contre, au cours des Temps modernes, les ressources en pierre semblent être restées plus accessibles dans une certaine mesure (les bassins carriers). De nos jours, quelques affleurements et des mises au jour fortuites lors de travaux permettent de pallier le manque de carrières locales, devenues bien rares depuis quelques décennies. Il en est ainsi, par exemple, à proximité du parc de la reine Hortense, à Saint-Leu-la-Forêt, où de récents travaux ont fait affleurer dans le Stampien supérieur sableux le niveau à grès qui a fourni les blocs utilisés pour bâtir le grand rocher surplombant le lac du jardin.
- 130 Les données relevant de l'hydraulique sont quant à elles, plus aléatoires, ne fût-ce que du fait de leurs relations d'immédiateté avec les fluctuations climatiques du Petit Âge glaciaire en particulier.
- 131 Les voyages des artistes et des architectes entre l'Europe du nord-ouest et l'Italie ainsi que des encyclopédistes ont dû favoriser les échanges d'idées, de concepts et de savoirs, notamment sur les propriétés et les qualités des matériaux, à l'instar des transferts artistiques dans l'Europe gothique<sup>87</sup>.
- 132 Dès la fin du xvii<sup>e</sup> siècle et au xviii<sup>e</sup> siècle, la statuaire devient une création multiforme<sup>88</sup> : hymne à la nature, recherche de liberté, créations incessantes de bosquets, de perspectives, qui donnent lieu à des installations et désinstallations de statues.
- 133 À la fin du xviii<sup>e</sup> siècle émerge un nouveau genre de vie, et en particulier un certain sensualisme dans le plaisir, par exemple, de pouvoir contempler les paysages et les lointains et donc de se donner sans doute une raison de plus de se sentir exister ; ainsi s'est-on acheminé vers les jardins romantiques du xix<sup>e</sup> siècle.

---

## BIBLIOGRAPHIE

ALLIMANT-VERDILLON A., 2016, « Par art ou par nature : comment et pourquoi fouiller un jardin, les jardins sous l'œil de l'archéologue. Le jardin des Tuileries », *Dossiers d'archéologie*, n° 375, p. 6-13 et p. 52-55.

BACHELARD G., 1957, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France.

BALLU J.-M., 2000, *Bois de marine : les bateaux naissent en forêt*, Paris, Éd. du Gerfaut.

BARITOU J.-L. ET FOUSSARD D. (dir.), 1987, *Chevetot-Contant-Chaussard : un cabinet d'architectes au siècle des Lumières*, Lyon, La Manufacture.

BÉGUIN S., 1968, « Le maniérisme », dans *Encyclopaedia universalis*, Londres, Encyclopaedia Britannica, vol. 10, p. 439-447.

BRESC-BAUTIER G., 2008, « Une promenade à Marly », *Grande galerie*, n° 4, p. 34-47.

BRUNON H. et MOSSER M., 2014, *L'imaginaire des grottes dans les jardins européens*, Paris, Hazan.

- CLOUET T., 2012, « Fontainebleau de 1541 à 1547 », *Bulletin monumental*, n° 170, p. 195-234.
- COJANNOT A. et FAISANT E., 2016, « Au château de Limours : S. de Brosse, F. Mansart et A. Le Nôtre », *Bulletin monumental*, n° 174, p. 165-186.
- COPPENS Y., 1990, « L'environnementalisme », *Annuaire du Collège de France. Résumés des cours et travaux*, année 1989-1990.
- CORVOL A., 1991a, « Préface », dans Corvol A. (dir.), *La forêt*, actes du Congrès national des sociétés savantes (113, Strasbourg, 1988), Paris, Éditions du CTHS, p. 5-12.
- CORVOL A., 1991b, « Exploitation sylvicole et botanique forestière aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles », dans Corvol A. (dir.), *La forêt*, actes du Congrès national des sociétés savantes (113, Strasbourg, 1988), Paris, Éditions du CTHS, p. 295-306.
- CROZIER M. et BÉCHER S. 2017, « Le parc de Méréville : du tableau au projet. Problématiques et méthodologie d'intervention », dans *Recueil des résumés, colloque Robert des Ruines : revoir, réinterpréter, restaurer (La Roche-Guyon, 18 nov. 2017)*.
- DACH M., 1979, *Le Désert de Retz à la lumière d'un angle particulier*, [Chambourcy], M. Dach.
- DE BAY P. et BOLTON J., 2001, *Garden mania*, Arles, Actes sud.
- DUBOIS J., GILLOUËT J.-M., VAN DEN BOSSCHE B., 2014, *Les transferts artistiques dans l'Europe gothique : repenser la circulation des artistes, des œuvres, des thèmes et des savoir-faire (xii<sup>e</sup>-xvi<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Picard.
- FALGUIÈRE P., 2012, « Préface » et « Postface », dans Schlosser J. von, *Les cabinets d'art et de merveilles de la Renaissance tardive : une contribution à l'histoire du collectionnisme*, Paris, Macula.
- GALLET M., 1979, *Ledoux et Paris*, cat. exp. (Paris, Rotonde de La Villette, 1979), Paris, Impr. municipales (Cahiers de la Rotonde, 3).
- GARNIER-PELLE N., 2013, *André Le Nôtre et les jardins de Chantilly aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles*, cat. exp. (Chantilly, musée Condé, 2013), Paris, Somogy.
- GÉRARD F., KOENIGUER J.-C., GALOYER A. 1995, « La fabrique souterraine en tuf de Resson du parc du château de La Motte-Tilly », dans J. Lorenz, P. Benoit, D. Obert (dir.), *Pierres et carrières : géologie, archéologie, histoire*, actes des journées Claude Lorenz (17-18 novembre 1995), Paris, Association des géologues du Bassin parisien, p. 209-213.
- GRIMAL P., 1984, *Les jardins romains*, Paris Presses universitaires de France.
- GUILLAUME J., 2006, « Le jardin français de la Renaissance », dans Lataste C. et Renaud J.-P. (dir.), *Vendée côté jardin : promenade au cœur d'un patrimoine*, Saint-Sulpice-Le Verdon, Logis de La Chabotterie / Paris, Somogy / La Roche-sur-Yon, Département de la Vendée, p. 67-74.
- HALLÉ F., 1999, *Éloge de la plante : pour une nouvelle biologie*, Paris, Le Seuil (Points).
- HEITZMANN A., 2016, « Un jardin pour Louis XV : le Pavillon frais à Trianon », *Dossiers d'archéologie*, n° 375 (« Les jardins de la Grèce antique à l'époque moderne »), p. 56-59.
- HÉRAUD M.-E., 2006, « Les carrés en îles ou les jardins oubliés de la Renaissance », dans Lataste C. et Renaud J.-P. (dir.), *Vendée côté jardin : promenade au cœur d'un patrimoine*, Saint-Sulpice-Le Verdon, Logis de La Chabotterie / Paris, Somogy / La Roche-sur-Yon, département de la Vendée, p. 51-65.

- HOOG S. et BOSSARD R. (dir.), 1992, *Les jardins de Versailles et de Trianon, d'André Le Nôtre à Richard Mique*, cat. exp. (Versailles, musée national des Châteaux de Versailles et de Trianon, 15 juin-27 septembre 1992), 1992, Paris, Réunion des musées nationaux.
- HOUZARD G., 1993, « L'approche du biogéographe », dans Dubois J.-J. et Géhu J.-M. (dir.), *Phytodynamique et biogéographie historique des forêts*, actes du Colloque phytosociologique (XX, Bailleul, 1991), Berlin, J. Cramer, p. 1-6.
- KOENIGUER J.-Cl. et BLANC A., 2014, « Les grès et le bâti, la sculpture et les jardins », *Coré*, n° 30, p. 5-13.
- LAUTERBACH I., 2010, « L'ornement dans les parterres des jardins : xv<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècles », *Perspective*, 2010-2011, n° 1, p. 144-150.
- LAŤ J. et LAŤ M., 1998, *La machine de Marly*, cat. exp. (Bougival, 1998), [Louveciennes], J. LaŤ.
- LE ROY LADURIE E., 2020, *Histoire du climat depuis l'an mil*, Flammarion, Paris.
- MARIAGE T., 1992, « De la validité des documents graphiques pour juger de l'évolution des jardins de Versailles », dans Hoog S. et Bossard R. (dir.), *Les jardins de Versailles et de Trianon, d'André Le Nôtre à Richard Mique*, cat. exp. (Versailles, musée national des Châteaux de Versailles et de Trianon, 15 juin-27 septembre 1992), Paris, Réunion des musées nationaux, p. 55-74.
- MAROTEAUX V. 2006, « De Bonnes à Chamarande : naissance et développement d'un jardin (xvii<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècles) », *Polia*, vol. 3, n° 5, p. 55-74.
- MÉNARD J., 2003, *L'étonnante histoire des jeux d'eau et du réseau hydrographique du domaine royal de Meudon, 1654-2000*, Meudon, Le Taureau volant.
- MOREL P., 1998, *Les grottes maniéristes en Italie au xv<sup>e</sup> : théâtre et alchimie de la nature*, Paris, Macula.
- MOULIN J., 2014, *Les jardins de Vaux-le-Vicomte : histoire, légendes et métamorphoses d'un chef-d'œuvre d'André Le Nôtre*, Paris, Spiralinthe (recension de M. H. Bénétière, 2016, *Bulletin monumental*, vol. 174, n° 2, p. 227-228).
- NOLHAC P. de, 1992, « Les jardins de Versailles », dans Hoog S. et Bossard R. (dir.), *Les jardins de Versailles et de Trianon, d'André Le Nôtre à Richard Mique*, cat. exp. (Versailles, musée national des Châteaux de Versailles et de Trianon, 15 juin-27 septembre 1992), Paris, Réunion des musées nationaux, p. 13-14.
- PARISOT C., 1878, *Notice historique et géographique sur Bois-le-Roi*, Melun, Charriou, 44 p.
- PLAZIAT J.-C. et LOZOUET P., 2012, « Le Stampien et l'homme », dans Lozouet P. (dir.), *Stratotype stampien*, Paris Muséum national d'histoire naturelle / Mèze, Biotope, p. 321-348.
- PORTES R., 2006, « Les aménagements hydrauliques à Chantilly au xvii<sup>e</sup> siècle », *Polia*, n° 5, p. 31-54.
- RAMEAU J.-C., 1991a, « Actualisation des concepts de climax et d'essaims climatiques », dans Corvol A. (dir.), *La forêt*, actes du Congrès national des sociétés savantes (113, Strasbourg, 1988), Paris, Éditions du CTHS, p. 135-152.
- RAMEAU J.-C., 1991b, « Phytodynamique forestière : l'approche du phytoécologue forestier », dans Dubois J.-J. et Géhu J.-M. (dir.), *Phytodynamique et biogéographie historique des forêts*, acte du Colloque phytosociologique (XX, Bailleul, 1991), Berlin, J. Cramer, p. 29-71.
- ROSTAING A. 2010, *Les jardins de Le Nôtre en Île-de-France*, Paris, Éditions du patrimoine.
- TERS M., VERGER F., MATHIEU G., 1972, « Palluau, île d'Yeu », dans *Carte géologique détaillée de la France 1:80 000*, Orléans, BRGM, f. 128-129.

SCHLOSSER J. von, 2012, *Les cabinets d'art et de merveilles de la Renaissance tardive : une contribution à l'histoire du collectionnisme*, Paris, Macula.

VERCELLONI M. et VERCELLONI V. 2009, *L'invention du jardin occidental*, Rodez, Rouergue.

VERLET H., 2007, *Fontainebleau : par le grès pour la chasse*, Fontainebleau, Amis du château de Fontainebleau (Dossiers, 1).

VERLET H., 2012, *Les belles eaux de Fontainebleau*, Fontainebleau, Amis du château de Fontainebleau (Dossiers, 6).

## NOTES

1. Le Roy Ladurie 2020.
2. Rameau 1991a et 1991b.
3. Houzard 1993.
4. Corvol 1991a et 1991b.
5. *Ibid.*
6. P. Benoit, comm. orale.
7. Grimal 1984 : 247-248.
8. *Ibid.*
9. P. Gros, comm. orale, 1999.
10. Guillaume 2006.
11. Héraud 2006.
12. Guillaume 2006.
13. Lauterbach 2010 : 144.
14. Guillaume 2006, Vercelloni et Vercelloni 2009.
15. Guillaume 2006.
16. *Ibid.*
17. Giorgio Vasari, *Le Vite de' più eccellenti architetti, pittori et scultori italiani, da Cimabue insino a' tempi nostri*, Florence, 1550.
18. Béguin 1968.
19. Von Schlosser 2012, Falguières 2012.
20. Voir l'aqueduc de l'Aqua Claudia (Rome), à pierres à bossages, construit entre 38 et 52.
21. Brunon et Mosser 2016.
22. Topothésie : transcription dans l'espace d'un lieu fictif.
23. Gogotte : concrétion gréseuse à ciment siliceux, qui adopte des formes tourmentées et originales.
24. Béguin 1968.
25. Termes : grandes figures sculptées d'inspiration égyptienne.
26. Koeniguer et Blanc 2014, Verlet 2007.
27. Clouet 2012.

28. Verlet 2012.
29. Morel 1998.
30. Héraud 2006.
31. Les travaux des jardins de Vaux-le-Vicomte ont en fait débuté dès 1652, bien avant l'ouverture du chantier du château (1656) et ne seraient peut-être pas dus au seul Le Nôtre (Moulin 2014). Le jardin régulier était encore bien conservé en 1764.
32. Plaziat et Lozouet 2012.
33. Rostaing 2010.
34. Heitzmann 2016.
35. Laÿ et Laÿ 1998.
36. Machine de Marly : dispositif de pompage des eaux de la Seine destiné à l'alimentation hydraulique des jardins du château de Marly et du parc de Versailles.
37. Laÿ et Laÿ 1998.
38. Ballu 2000.
39. Ménard 2013.
40. Garnier-Pelle 2013.
41. Portes 2006.
42. *Ibid.*
43. Voir les gravures de Gabriel Péréelle dans Garnier-Pelle 2013 : 68-69.
44. Nolhac 1992.
45. Voir dans *Vieilles maisons françaises*, le dossier « Le Bocage dans l'Orne », 2014, n° 255 (« Orne »), p. 24-91.
46. Mariage 1992.
47. Cojannot et Faisant 2016.
48. Hoog et Bossard 1992.
49. Vercelloni et Vercelloni 2009.
50. M.-C. Pozzana, comm. orale, 1996.
51. Brunon et Mosser 2017.
52. Brunon et Mosser 2016.
53. Feuillet du musée du Louvre, « Cour de Marly » (G. Bresc-Bautier, 2008).
54. Heitzmann 2016.
55. Maroteaux 2006.
56. S. Bécher et M. Crozier 2017, comm. orale lors du colloque « Robert des ruines : revoir, réinterpréter, restaurer », La Roche-Guyon, 18 nov. 2017. La restauration du domaine est actuellement conduite par S. Bécher, responsable scientifique, et M. Crozier, architecte.
57. La carrière du baron Claude Baudard de Saint-James a débuté dans une manufacture de toiles pour les voiles de navires, puis s'est poursuivie à la Compagnie du Creusot, puis à la Compagnie des eaux de Paris. Il s'intéressa aux sciences, à l'électricité et aux recherches minières et était membre des Philalèthes (les amis de la vérité).
58. Un certain nombre de données citées dans ce texte proviennent des panneaux sur l'histoire de ce jardin dus au cabinet d'architecture Gatier.

59. Voir Dach 1995.
60. De nombreux invités et visiteurs se sont rendus dans ce parc : le prince de Ligne, Philippe d'Orléans, Marie-Antoinette, Mme Vigée Le Brun, Mme du Berry, Thomas Jefferson, Colette...
61. Dach 1995.
62. Gallet 1979.
63. Beck-Saiello *et al.*, comm. orale lors des Journées de l'histoire de l'art de Fontainebleau, 2013.
64. Gallet 1979.
65. Gérard *et al.* 1995.
66. *Ibid.*
67. Nymphée : grotte abritant une source ou une fontaine ; sanctuaire consacré aux nymphes.
68. Nombreuses figures dans De Bay et Bolton 2001.
69. Marie Leszczyńska (1703-1768), fille du roi de Pologne Stanislas Leszczyński, épouse de Louis XV.
70. Cité par Bachelard 1957 : 187.
71. Parisot 1878.
72. Ters *et al.* 1972.
73. Un cycle de conférences intitulé « Du jardin royal au parc public » a été organisé par le musée du Louvre en 1996 sous la direction de M. Mosser.
74. Baritou et Foussard 1987.
75. La dénomination vernaculaire de « chaume » désigne aussi bien des tiges ligneuses de phragmites (roseaux, Graminées) que de typhas (joncs des tonneliers, Typhacées) ou encore de carex (Cypéracées).
76. Voltaire, *Correspondance*, épître 54, « Au prince royal de Prusse », 1738.
77. Bachelard 1957, chap. X.
78. Corvol 1991b.
79. Hallé 1999 : un plan de seigle peut développer 500 kilomètres de racines.
80. Coppens 1990.
81. Antoine Joseph Dezallier d'Argenville (1680-1765), naturaliste, collectionneur et historien d'art.
82. Allimant-Verdillon 2016 : 52-55.
83. Voir les cartes de la végétation potentielle de la France au 1/200 000 (CNRS), cartons botaniques.
84. Charas (charophytes) : végétaux des eaux douces et claires, d'une dizaine de centimètres de hauteur ; ils se composent d'une tige pourvue de rameaux en verticilles qui se calcifient peu à peu. Les charophytes ne sont pas véritablement des algues vertes en raison de nombreux genres et espèces qui se sont succédé depuis le milieu de l'ère primaire.
85. Grimal 1984.
86. Salom 2017, comm. orale.

87. Dubois *et al.* 2014.

88. Bresc-Bautier 2008.

---

## RÉSUMÉS

La composition d'un jardin ou d'un parc paysager implique des savoirs concernant les végétaux, les sols, le substrat géologique, l'hydraulique, l'évolution géomorphologique et le régime climatique du site considéré. Divers aléas peuvent conduire à ce que des associations végétales ou des sylvo-systèmes reprennent leur dynamique semi-naturelle ; qui plus est du xiv<sup>e</sup> au milieu du xix<sup>e</sup> siècle, en fonction de la fluctuation climacique du Petit Âge glaciaire. De nombreux et intéressants travaux ont été consacrés à l'histoire de l'art des jardins depuis l'Antiquité et la Renaissance ; il n'en reste pas moins que la nature des matériaux mis en œuvre dans les architectures (fabriques, grottes, obélisques...) aussi bien qu'en ce qui relève des arts décoratifs (ornements, couleurs, formes naturelles) ont été bien souvent négligés. Cet article complète les données acquises sur les pierres et les bois des aménagements de plusieurs jardins et parcs de l'Île-de-France.

## INDEX

**Mots-clés** : géohistoire, architecture des jardins, matériaux, Renaissance, Temps modernes

**Index géographique** : Bassin parisien

## AUTEUR

JEAN-CLAUDE KOENIGUER

Maître de conférences honoraire des universités Paris VI et Paris I